



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

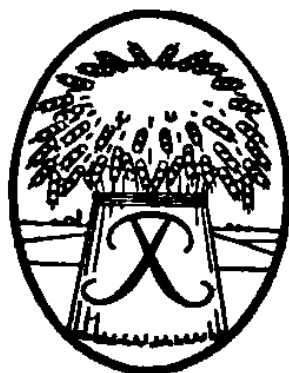
SOURCE DES IMAGES
Google Livres

FÉLICIEN CHALLAYE

UNIV. OF
CALIFORNIA

LE

CŒUR JAPONAIS



PAYOT, PARIS

70 1980
1980 1980

1980

1980

1980

1911

2

4000

100

100

70 1744
1744 1744

LE CŒUR JAPONAIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Au Japon et en Extrême-Orient. — Paris, Colin, 1905.
(Épuisé).

Syndicalisme révolutionnaire et Syndicalisme réformiste. —
Paris, Félix Alcan, 1909.

Le Congo français. La Question internationale du Congo. —
Paris, Félix Alcan, 1909.

Japon illustré. — Paris, Larousse, 1915.

Le Mouvement ouvrier au Japon. — Paris, librairie de
l'Humanité, 1921.

La Chine et le Japon politiques. — Paris, Félix Alcan, 1921.

Les Principes généraux de la Science et de la Morale. — Paris,
Fernand Nathan, 1922.

Philosophie Scientifique et Philosophie Morale. — Paris, Fer-
nand Nathan, 1923.

Psychologie et Métaphysique. — Paris, Fernand Nathan, 1925.

FÉLICIEN CHALLAYE

LE
CŒUR JAPONAIS



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1927

Tous droits réservés.

DS 821

C 37

CARPENTIER

Premier tirage juin 1927.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1927, by Payot, Paris.

*A ma chère femme et collaboratrice,
A Jacqueline
Et à Hélène,*

Tendrement.

F. CH.

760352

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

INTRODUCTION

Nous devrions tâcher de concentrer en nos consciences tout ce qu'il y a, dans l'Humanité, dans la Vie Universelle, de raison, de sagesse et de bonté. Comme les Jaunes ont emprunté aux Blancs la science et la technique modernes, les Blancs pourraient emprunter aux Jaunes quelques-uns de leurs sentiments traditionnels. A ce point de vue, il peut n'être pas sans intérêt d'étudier, en quelques-unes de ses nuances originales, la vie affective des Japonais.

LE CŒUR JAPONAIS

Le cœur japonais s'est formé sous l'influence de trois religions, l'une autochtone, le Shintoïsme, les deux autres venues du dehors, le Confucianisme et le Bouddhisme.

Le Shintoïsme est la religion primitive du vieux Japon : c'est le culte des esprits des morts, les *Kamis*. Les esprits des morts continuent à vivre parmi les vivants ; ils hantent leurs tombeaux, leurs maisons anciennes, les demeures de leurs descendants. Ils participent aux joies et aux peines de leurs enfants et petits-enfants ; ils surveillent leur conduite.

Ils conservent, divinisés, le caractère qu'ils avaient durant leur vie : il y a de bons et de mauvais *Kamis*. Mais tous acquièrent par la mort des pouvoirs surnaturels. Puissants pour le bien comme pour le mal, les *Kamis* sont bienveillants si les vivants gardent leur souvenir et leur adressent des offrandes,

INTRODUCTION

malveillants si on les oublie et les néglige. Ils récompensent ou ils punissent.

Ainsi un lien de dépendance réciproque unit les morts et les vivants. Les morts ont besoin des vivants. La croyance primitive, c'est que le bien-être des morts est lié aux soins que prennent d'eux les vivants, aux aliments et aux boissons que ceux-ci déposent sur les tombes ; il faut donner une épée au guerrier, à la femme un miroir. Puis l'idée se spiritualise : c'est de respect que les morts ont besoin, de reconnaissance, de tendresse.

Les vivants dépendent des morts : la protection ou l'hostilité des morts fait le bonheur ou le malheur des vivants.

Le shintoïste honore surtout les esprits de ses propres ancêtres et les esprits des ancêtres de l'empereur. Le souverain, le *mikado*, descend d'Amatérasu, la Déesse du Soleil.

LE CŒUR JAPONAIS

Le Shintoïsme, selon certains de ses commentateurs, n'aurait pas de morale pratique... En réalité il y a, dans la vieille religion japonaise, tout un ensemble de traditions puissantes, sanctionnées par la loi ou par l'opinion, ordonnant d'accomplir ou de ne pas accomplir certains actes.

Il faut garder le souvenir respectueux et reconnaissant des ancêtres. Devant les *tablettes des ancêtres*, que toute maison possède, il faut faire des offrandes, dire des prières, remercier en esprit les morts : nous tenons d'eux tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes. C'est un crime que de les attrister par une conduite déshonorante. Il faut maintenir leur haut idéal : les morts doivent continuer à gouverner les vivants.

Dans la famille une discipline est nécessaire, la subordination volontaire des inférieurs aux supérieurs. Les enfants

INTRODUCTION

doivent obéissance aux parents, les plus jeunes aux plus âgés, les femmes aux hommes. Les supérieurs doivent se préoccuper des inférieurs, les secourir et les consoler, leur adoucir la vie.

C'est un devoir essentiel de maintenir la famille par un mariage fécond. Il faut avoir un héritier mâle qui continue à rendre hommage aux ancêtres morts.

La piété filiale s'élargit en patriotisme et en loyalisme. Le Japon est *le pays des Dieux* ; la race japonaise est une race privilégiée, d'origine divine. Le Japonais doit respecter l'autorité, se soumettre à ses supérieurs. Il doit être toujours prêt à tout sacrifier au *mikado* et à la nation que le *mikado* représente : tout, ses biens, sa liberté, sa vie, sa famille même.

Enfin à l'égard de tous les *Kamis*, quels qu'ils soient, le Shintoïsme prescrit le devoir

LE CŒUR JAPONAIS

de purifier son cœur et son corps pour les honorer. La propreté, la pureté sont des devoirs religieux.

Le Confucianisme est une religion, ou plutôt une philosophie, d'origine chinoise, introduite au Japon dès le début de l'ère chrétienne. Il néglige la métaphysique, et insiste sur la morale. A quoi bon s'occuper des choses du Ciel, dont nous ne pouvons rien savoir ? Les choses de la terre sont si importantes qu'elles méritent d'attirer toute notre attention. Selon Confucius, il faut rendre des hommages aux morts sans se préoccuper de résoudre l'insoluble question de savoir s'ils survivent.

Le Confucianisme recommande, comme le Shintoïsme, le culte des ancêtres, la fidélité au souvenir des morts. Il met au premier plan la piété filiale.

INTRODUCTION

Il rattache à la piété filiale le devoir de respecter toute autorité, le devoir de respecter le supérieur, le maître, le chef. Le maître, le professeur, c'est le *père de l'esprit*. Le chef a les droits du père. Il faut manifester le respect du supérieur par une extrême politesse et par un absolu dévouement. Il faut, au besoin, pousser le loyalisme chevaleresque jusqu'au sacrifice de la vie. A tout prix il faut venger son maître victime d'une offense : on ne peut vivre sous le même ciel que l'insulteur de ses parents, de son professeur ou de son chef. Si l'on échoue dans cet effort de vengeance désintéressée, ou si l'on risque un châtiment pour avoir accompli ce devoir, il est beau de se tuer en s'ouvrant le ventre : c'est le célèbre *harakiri* ou *seppuku*.

On peut rattacher au Confucianisme la morale militaire de la féodalité japonaise

LE CŒUR JAPONAIS

le *Busbidô* ou *Voie des guerriers*. C'est la règle de discipline chevaleresque qui déterminait les devoirs réciproques des suzerains ou *daïmyos*, et des vassaux ou *samourais*. Elle recommandait la culture des qualités physiques et du courage, la simplicité et la frugalité, la loyauté et la justice, le désintéressement et le mépris de la mort.

Le *Busbidô* ne procède pas directement du Shintoïsme : les chevaliers japonais invoquaient sans doute le dieu shinto de la guerre et les autres divinités shinto ; mais ils se préoccupaient de lutter dans le monde visible plutôt que d'obéir aux esprits des ancêtres ou de s'assurer une vie future satisfaisante. Le *Busbidô* ne procède pas non plus directement du Bouddhisme, qui prêche le mépris de la vie présente, la douceur envers tous les êtres et le pardon aux ennemis.

INTRODUCTION

Les guerriers japonais ont tiré leur morale de la pratique même de la vie militaire. Puis ils ont trouvé dans le Confucianisme et dans son code de l'honneur les principes philosophiques par lesquels ils ont cru pouvoir justifier les règles que l'expérience de la guerre féodale les avait conduits à découvrir.

Au sixième siècle de l'ère chrétienne, le Bouddhisme a pénétré au Japon, venu des Indes par la Chine et la Corée. Il a exercé une immense et profonde influence, surtout à partir du neuvième siècle. Il agit sur les idées morales et les méthodes d'éducation ; il modifia la vie sociale ; il créa la poésie dramatique, la sculpture, la peinture, la gravure, tous les arts du Japon. Les prêtres shintoïstes ne prêchaient ni n'enseignaient ; les temples shintos étaient d'une simplicité

LE CŒUR JAPONAIS

toute nue, silencieux et vides. Le Bouddhisme agit par la prédication de ses moines, par l'enseignement de ses écoles, par l'attrait des œuvres d'art décorant ses temples.

Aux Indes, le Bouddhisme avait été une métaphysique et une morale de la douleur. Dans cette vie passagère, il n'y a que souffrance : souffrance de la maladie, souffrance de la vieillesse, souffrance de la mort, souffrance provenant de l'instabilité des choses et de l'inconstance des sentiments. L'origine de la souffrance, c'est la soif d'existence : après la mort, nous nous réincarnons sous d'autres formes, parce que nous tenons à survivre ; ces réincarnations constituent un progrès ou une déchéance, selon que nos vies antérieures ont été meilleures ou pires. Comment mettre fin à cette succession d'existences douloureuses ? Il faut tuer en soi le désir d'existence. Alors on atteint à

INTRODUCTION

l'anéantissement de l'individualité, à la dissolution de toute vie personnelle, au Nirvâna.

Le Bouddhisme orthodoxe heurtait sur bien des points la conscience japonaise toute pénétrée de Shintoïsme. Le Shintoïsme admet une infinité de Dieux, les Kamis ; le Bouddhisme peut être considéré comme une religion athée : car, s'il y a des êtres supérieurs qu'on appelle Dieux, ils ne jouent dans le monde aucun rôle ; et le Bouddha n'est pas un Dieu, c'est un Révélateur et un Sauveur, Celui qui sait et qui délivre. D'autre part, le Shintoïsme admet la survivance permanente des esprits des morts ; idée toute contraire à la théorie bouddhique des transmigrations.

Le Bouddhisme dut se modifier pour s'adapter à la conscience japonaise. Les grands Dieux shinto furent considérés

LE CŒUR JAPONAIS

comme des incarnations du Bouddha : les esprits des morts, divinisés par le Shintoïsme, ne doivent-ils pas tous, selon le Bouddhisme, parvenir un jour à l'état de Bouddha ? Puis le Bouddhisme accorda au Shintoïsme que les esprits des morts habitent auprès des vivants pendant une centaine d'années ; ensuite ils se réincarnent, recommencent une existence nouvelle...

Le Bouddhisme s'est adapté, par une autre transformation, au tempérament plutôt optimiste des Japonais. Le pessimisme s'atténue. L'idée de Nirvâna joue un moindre rôle. La métaphysique cède le pas à la morale.

Le Bouddhisme japonais affirme l'impermanence de la vie universelle sans trouver dans cette constatation une occasion de tristesse. Il prêche la résignation aux souff-

INTRODUCTION

frances personnelles et la pitié pour les souffrances d'autrui. Il faut éviter de faire souffrir même les animaux. A l'égard des autres hommes il faut être poli, bienveillant, dévoué, charitable.

Le *Busbidô* a contribué à développer, dans le cœur japonais, le courage et le sentiment de l'honneur. La politesse y est venue du Shintoïsme et du Confucianisme, ordonnant d'exprimer en gestes et en paroles le respect des supérieurs, du Bouddhisme, conseillant de manifester à tous les inclinations bienveillantes que l'on porte en soi. Le Shintoïsme et le Confucianisme ont cultivé les vertus familiales, la piété filiale, le respect des ancêtres. La croyance shinto en la divinité des fies japonaises et l'idéal confucéen de dévouement au souverain ont formé le patriotisme. La double influence

LE CŒUR JAPONAIS

du Shintoïsme et du Bouddhisme se retrouve dans l'amour de la nature qui anime la joie souriante des Japonais : le Shintoïsme leur a enseigné la valeur infinie de leurs fies, nées des Dieux ; le Bouddhisme, philosophie de l'impermanence, les a conduits à savourer ce qu'il y a, dans un paysage, de plus éphémère, de plus fuyant.

Formé par l'action combinée de ces religions nobles et profondes, le cœur japonais s'est exprimé, entre autres, dans d'intéressantes œuvres littéraires, en prose et en vers.

Comme documents significatifs, en prose, il faut citer, d'abord, le chef-d'œuvre classique *Makura no Sosbi* (*Esquisses de l'oreiller*) d'une exquise dame de la Cour, qui vécut dans la seconde moitié du x^e siècle, Sei Shônagon, recueil d'impressions pittoresques

INTRODUCTION

sur les sujets les plus divers ; à la même époque, le *Genji Monogatari* (roman de *Genji*) ; puis des récits mi-historiques mi-poétiques comme le *Heike Monogatari* et le *Gempei Seisui Ki*, composés au XIII^e siècle pour conter les luttes entre clans féodaux ; des essais moraux comme, au XII^e siècle, l'*Hodjyoki* (le livre d'une butte de dix pieds carrés), du bouddhiste Kamo Tchomei, et, au XIV^e siècle, le charmant *Tsure Dzure Gusa* (*Variétés sur des moments de désœuvrement*), du révérend bouddhiste Kenko ; certaines œuvres historiques comme, au XIV^e siècle, le *Jinno Shotoki* (*Histoire de la succession des Empereurs*), du grand seigneur Kitabatake Tchikafusa ; certaines œuvres philosophiques comme, à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, celles des philosophes confucéens de culture chinoise, Kaibara Ekiken, Hakuseki, Muro Kyuso, puis, au

LE CŒUR JAPONAIS

xviii^e siècle et au début du xix^e siècle, celles des théoriciens ressuscitant le Shintoïsme, Mabuchi, Motoori, Hirata. Enfin, depuis que le Japon a, en partie, adopté la civilisation européenne, un grand nombre d'écrivains nous font connaître les idées et les sentiments des Japonais modernisés. L'un des plus remarquables est, à la fin du xix^e siècle, Okakura Kakuzo.

Mêlés de prose et de vers sont les *nô*s, drames lyriques du xv^e siècle, développant des thèmes shintos et bouddhiques en une forme souvent d'une rare beauté.

Quant à la poésie japonaise, elle est caractérisée par la succession de phrases alternées, sortes de vers blancs, comprenant tour à tour 5 et 7 syllabes. Elle vise à la brièveté expressive plus qu'au développement minutieux. Aux viii^e et ix^e siècles, où, dès ses débuts, elle atteint à une haute

INTRODUCTION

perfection, elle produit peu de *naga uta* (longues poésies), ne comprenant guère plus d'une centaine de vers, et beaucoup de *tanka* (poésies brèves), composées de 5 vers de 5, 7, 5, 7, 7 syllabes, soit 31 syllabes en tout. Les deux recueils de poèmes les plus célèbres sont le *Manyôshû* (Recueil de dix mille feuilles), réunissant des poésies de la fin du VII^e et du VIII^e siècles, et le *Kokinshû* (Recueil de poésies anciennes et modernes), réunissant des poésies du IX^e siècle. Puis l'évolution de la poésie vers la concision expressive se poursuit encore. Au XVI^e siècle et pendant les siècles suivants on compose des *haikai*, petits poèmes formés de trois vers de 5, 7 et 5 syllabes, soit 17 syllabes en tout. Le plus célèbre compositeur de *haikai* est un délicat artiste du XVII^e siècle, Bashô. Le thème des *tanka* et des *haikai*, c'est une impression devant la nature, ou un sentiment du cœur

LE CŒUR JAPONAIS

humain, exprimés en une forme aussi condensée que possible et aussi saisissante.

On encadrera d'un bref commentaire quelques passages de ces œuvres en prose, analytiques, souvent didactiques, quelques-uns de ces poèmes évoquant en peu de mots une sensation intense ou une émotion profonde.

Ainsi le Japon lui-même, — par la voix de certains de ses enfants qui ont eu la plus claire conscience de ses aspirations profondes, — exprimera, pour nous, les tendances essentielles du cœur japonais : le courage et le sentiment de l'honneur, la politesse, l'amour de l'amour, le respect de la famille et la piété filiale, le patriotisme, le goût de la beauté de la nature, la joie que procure la sagesse.

LE COURAGE ET LE SENTIMENT DE L'HONNEUR

Tous les historiens du Japon ancien, tous les observateurs du Japon moderne considèrent comme des tendances caractéristiques du cœur japonais le courage et le sentiment de l'honneur.

Affronter la douleur, ou la supporter sans se laisser abattre par elle ; ne pas craindre la souffrance, ne pas redouter la mort, quand le devoir commande : c'est le courage ; nul peuple au monde n'a été plus courageux que le peuple japonais, à tous

LE CŒUR JAPONAIS

les moments de son héroïque histoire.

Toujours le Japonais s'est considéré comme devant être prêt à donner sa vie dès que l'honneur, l'intérêt du pays ou la volonté du souverain l'exigent. L'aisance avec laquelle cet Oriental sacrifie sa personne à un sentiment élevé ou à une grande cause stupéfie les Occidentaux, plus attachés à l'existence.

Les grands romans du XIII^e siècle, qui décrivent les luttes des clans féodaux, nous révèlent le courage chevaleresque dont faisaient preuve les guerriers du moyen-âge. Par exemple, le *Gempei Seisuiiki* nous conte la mort d'un jeune héros, Atsumori, tué au combat d'Ichi-no-tani en 1184 :

« Atsumori avait revêtu, par dessus une veste à fond bleu foncé, une armure de la teinte des jeunes pousses ; il était coiffé d'un casque à étoiles blanches ; il portait

LE COURAGE ET L'HONNEUR

un arc à garniture de rotin, et dix-huit flèches empennées de queue de héron ; il montait un cheval bai-clair. Tout seul, voulant atteindre le bateau où le nouveau général est parvenu à monter, il lance son cheval à la nage. Tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des flots, il est emporté par eux.

A ce moment, Kumagai Naozane apparaît, pensant : « Ah ! que je voudrais lutter corps à corps avec un adversaire digne de moi ! » Du regard il parcourt le rivage, de l'est à l'ouest. Il aperçoit Atsumori et soudain, poussant son cheval dans la mer, il s'écrie : « C'est bien un général que j'aperçois. Ah ! qu'il est indigne de vous d'entrer ainsi dans la mer ! Revenez, revenez ! Celui qui vous parle, c'est le premier guerrier du Japon, Kumagai Naozane, homme du pays de Musashi. »

A ces mots, Atsumori, — quelle que fût

sa pensée, — tourne la tête de son cheval et le fait nager vers la plage. A peine les pieds de son cheval ont-ils touché le fond, il jette au loin son arc et ses flèches, tire son sabre, et, le tenant levé au-dessus de son front, gravit la pente du rivage, en appelant son adversaire à grands cris.

Mais Kumagai l'attendait et était en garde : sans le laisser arriver jusqu'à terre, il fait bondir son cheval dont les sabots font jaillir l'écume. Les sabots se joignent ; les deux guerriers se saisissent à bras le corps et tombent avec un bruit sourd sur le rivage, à la lisière battue des vagues. Deux fois, trois fois, ils roulent l'un sur l'autre, tantôt dessus tantôt dessous. Mais Atsumori est jeune et sans force ; Kumagai est un vieux guerrier : à la fin il prend le dessus.

De ses genoux, il presse vigoureusement à gauche et à droite les épaulières de l'ar-

LE COURAGE ET L'HONNEUR

mure de son adversaire, et Atsumori ne peut plus faire un mouvement. Kumagai tire son épée et va lui trancher la tête.

Mais il jette un regard sous le casque ; il voit un noble enfant, de quinze à seize ans, au fard léger, aux dents soigneusement noircies, et qui sourit. Kumagai s'écrie : « Hélas ! quelle chose cruelle ! Qu'il est triste, le sort des guerriers ! Comment porter le glaive sur ce noble enfant si jeune et si beau ? » Et il sent son cœur faiblir. « De qui êtes-vous donc le fils ? » demande-t-il.

Atsumori lui répond : « Hâtez-vous seulement de me frapper. » — « Après vous avoir frappé, si je vous abandonne à la tourbe des soldats, il sera impossible de rendre à vos [restes les honneurs qui leur sont dus. A un humble barbare des pays de l'Est, ignorant tout sentiment délicat, êtes-vous résolu de ne pas vous nommer ? Vous

LE CŒUR JAPONAIS

avez sans doute raison ; pourtant une pensée m'est venue, et c'est pourquoi je vous parle ainsi. » Mais Atsumori songe : « Que je me nomme ou que je ne me nomme pas, je ne puis échapper à la mort. D'ailleurs le désir qu'il doit avoir, c'est d'accomplir une action d'éclat dont il se fera gloire... Il faut répondre au mal par le bien. Je me nommerai à lui. » Il pense ainsi, et dit : « Je suis le dernier fils du conseiller maître des bâtiments impériaux Tsunemori, frère cadet du défunt moine-régent ; on m'appelle Atsumori ; j'ai seize ans ».

A ces mots Kumagai verse d'abondantes larmes : « Hélas ! que votre sort est malheureux ! Ainsi vous êtes du même âge que mon fils Kojiro ! Oui, en vérité, cela doit être. Même en un cœur aussi dur que le bois et la pierre, l'amour pour un enfant l'emporte sur toutes choses. A plus forte

LE COURAGE ET L'HONNEUR

raison, s'ils perdaient un être aussi digne d'être aimé, de quelle douleur un père, une mère ne seraient-ils pas torturés ?... Puisque vous êtes du même âge que Kojiro, vous me devenez cher. Je veux vous sauver. Vous avez le cœur courageux : en fuite, vous êtes revenu sur vos pas, malgré votre jeune âge, pour lutter avec celui qui se nommait le premier guerrier du Japon. Je vous ai pris pour un grand général... Mais c'est une guerre d'intérêt public. Ah ! quel malheur ! et que faire ? »

Accablé de tristesse, il reste un instant plongé dans ses réflexions. Il se dit : « Tandis qu'en avant, en arrière, on luttait, on succombait, on faisait des prisonniers, à Ichi-no-tani Kumagai lui-même a laissé échapper un ennemi qu'il venait de terrasser, et quelqu'un d'autre l'a pris ! Que cela soit dit de moi, que cela passe à mes des-

LE CŒUR JAPONAIS

cendants, ma réputation de guerrier est perdue à jamais. » Il s'absorbe dans cette pensée. Il dit : « J'aurais voulu vous sauver. Mais à terre tout est occupé par vos ennemis : il vous est impossible d'échapper... Naozane priera de tout son pouvoir pour votre salut. A l'ombre des brins d'herbe de votre tombe, vous en serez témoin. Jamais je n'oublierai ce devoir. »

Il dit et, fermant les yeux, les dents serrées, laissant couler ses larmes, il lui tranche la tête.

Atsumori n'a pas craint la mort ; son cœur ne s'est point abaissé... »

D'autres textes nous apprennent qu'ensuite la guerre devint odieuse à Kumagai. Il se rendit à Kyôto, au temple Kurodani, attacha son cheval à un pin, suspendit aux branches d'un autre pin son armure, puis la jeta dans l'étang. — On voit encore ces pins,

LE COURAGE ET L'HONNEUR

et cet étang, en ce délicieux temple, qui se dresse au flanc d'une colline boisée de l'exquise Kyôto.

Kumagai se retira auprès d'un saint moine bouddhiste, Hônen Shônin, sorte de saint François d'Assise japonais ; et l'on dit qu'il passait ses jours à prier pour l'âme de sa vaillante victime.

Un beau drame lyrique du xv^e siècle, le *nô* d'*Atsumori*, glorifie à la fois la vaillance et le repentir de Kumagai. Il nous fait assister à la rencontre de Kumagai devenu moine et de l'esprit d'Atsumori. Il célèbre leur réconciliation, en de nobles passages tout pénétrés de pitié bouddhique :

Autrefois ennemis,

Maintenant, au contraire, amis...

O bonheur ! ô reconnaissance !... [arbres,

Si les fleurs du printemps montent à la cime des

C'est pour inviter à chercher l'illumination qui

[élève.

LE CŒUR JAPONAIS

Si la lune d'automne descend au fond des eaux,
C'est pour vous montrer l'image de la conversion
[des êtres...

Atsumori et Kumagai renaîtront tous deux
Sur le même lotus...

Les femmes aussi savent mourir avec aisance quand le devoir l'ordonne. Un grand roman historique du XIII^e siècle, le *Heike Monogatari*, décrit ainsi la mort de Niidono, la grand'mère de l'empereur, à la bataille navale de Danno-ura en 1185 :

« Niidono était depuis longtemps préparée à la défaite. Elle revêt un double manteau de couleur sombre, retrousse sa jupe de soie, place sous son bras le sceau sacré, met à son côté l'épée sacrée, et prend sur son sein le petit empereur. Elle dit : « Je ne suis qu'une femme ; mais je ne mourrai point de la main de l'ennemi. Je vais accompagner Sa Majesté : que ceux qui veu-

LE COURAGE ET L'HONNEUR

lent l'escorter me suivent ! » A ces mots, calmement, elle place son pied sur le rebord du bateau.

Le souverain venait d'avoir huit ans ; il était plutôt grand pour son âge. Son aspect était auguste ; une lumière rayonnait autour de son visage. Ses boucles noires descendaient très bas sur son dos. Etonné, il demande : « Où avez-vous l'intention de m'emmener, Madame ? »

Niidono se tourne vers son jeune seigneur. Des larmes tombent de ses yeux. « Vous étiez né, dit-elle, maître de dix mille chars de guerre ; mais la destinée vous est hostile ; votre bonne fortune touche à sa fin. Tournez-vous vers l'orient pour dire adieu aux temples d'Isé ; tournez-vous vers l'ouest, et invoquez le nom du Bouddha. Ce monde est un lieu de douleur, un méprisable pays de misère. Mais là, sous les vagues,

LE CŒUR JAPONAIS

il y a une belle cité, la terre du parfait Bonheur. C'est là que je vous emmène ».

Par de telles paroles elle l'apaisait. L'enfant aux vêtements bleus comme la colombe des montagnes joignit ses jolies petites mains en pleurant. Tourné vers l'est, il fit ses adieux aux temples d'Isé ; tourné vers l'ouest, il invoqua le nom du Bouddha.

Alors Niidono le prit dans ses bras, lui répétant : « Il y a une belle cité sous les vagues. » Et, avec lui, elle se jeta dans la mer.

Quelle tristesse ! Les vagues cruelles recouvrent le joyau de ce corps. Il est devenu une épave de la mer profonde. »

Pendant tout le moyen-âge, le régime féodal développe, chez les hommes d'armes japonais, l'esprit de subordination absolue au chef, le désintéressement, le courage le

LE COURAGE ET L'HONNEUR

plus héroïque, toutes les qualités que réclame la morale militaire d'alors, le *Busbidô* ou *Voie des guerriers*.

Les guerriers, les *samourais*, reçoivent une éducation strictement militaire : on leur enseigne comment se servir de leurs armes, comment lutter, comment mourir. On cherche à cultiver en eux, et à porter au plus haut point, le sentiment de l'honneur, le sentiment qui pousse l'homme à obtenir et à mériter l'estime de ses égaux.

Quand un guerrier risque d'être déshonoré, quand il subit une offense sans avoir le pouvoir ou le droit de se venger, quand il ne peut venger son père ou son chef, quand il échoue dans une entreprise, il doit se suicider en s'ouvrant le ventre, faire *barakiri* ou *seppuku*.

Un rite traditionnel fixait jusqu'en ses moindres détails la façon de faire *barakiri*,

LE CŒUR JAPONAIS

Celui qui devait se suicider désignait comme *second*, ou *assistant*, l'un de ses parents ou de ses amis les plus proches. Cette fonction était jugée particulièrement honorable, puisqu'elle permettait de rendre un dernier service à un être aimé. Avant de faire *barakiri*, le futur mort mettait un costume particulier en usage seulement pour cette cérémonie. Puis, dans un pavillon spécialement préparé, il s'asseyait devant un plateau monté sur pied, en bois naturel parfaitement blanc, sur lequel se trouvait le poignard ; le poignard, long de neuf pouces et demi, était enveloppé dans plusieurs feuilles de papier blanc, la pointe seule à découvert. L'homme le saisissait non par la poignée, mais par le milieu de la lame enveloppée de papier ; il se faisait d'abord une petite incision de six à sept pouces en ligne horizontale, plus rarement en croix. Puis parfois il se frappait

LE COURAGE ET L'HONNEUR

lui-même au cou ; d'ordinaire, il faisait un signe de la main gauche, restée libre, à son second, et tendait la tête : l'assistant, qui tenait son sabre prêt, tranchait la tête de son ami.

Le maître des cérémonies militaires enseignait à tout *samouraï* la façon dont il devrait s'asseoir pour faire *barakiri*, saluer l'assistant ou les spectateurs, se dévêtir, prendre le poignard, faire à son second le signe requis.

Les Japonais modernes n'ont pas cessé d'admirer, de glorifier l'idéal de leurs *samourais*. Un penseur de la fin du *xix^e* siècle, Okakura Kakuzo, dans ses *Idéaux de l'Orient*, écrit non sans fierté :

« L'enseignement de notre étiquette commence par la manière d'offrir une fleur et se termine par les rites du suicide ».

LE CŒUR JAPONAIS

Dans un livre paru au début du vingtième siècle, *l'Empire du Soleil-Levant*, un Japonais contemporain, le baron Suyematsu, explique l'estime que ses compatriotes gardent pour le *barakiri*. « Pour nous, se pendre est regardé comme le plus lâche de tous les moyens de suicide, et se noyer ou s'empoisonner n'est pas mieux considéré. Même se tuer avec une arme à feu était, pour un *samouraï*, regardé comme une manière ignoble et basse de se dépouiller de son enveloppe mortelle ».

Il ajoute, écrivant pour des Européens : « Bien qu'il fût indubitablement effrayant à voir, le sacrifice de soi-même faisait à ce point partie des traditions révérees de notre race qu'il était presque entièrement dépouillé à ses yeux des horreurs dont se détournent les lecteurs du xx^e siècle ».

LE COURAGE ET L'HONNEUR

Prêt à souffrir pour le bien d'autrui, à mourir pour un noble idéal, le *samouraï* devait, selon une devise d'alors, « connaître la tristesse des choses ». Cependant la morale militaire n'interdisait pas au guerrier d'aimer cette vie qu'il devait être toujours prêt à quitter. Certains poèmes de *samouraï* enveloppent une noble tristesse, une fière mélancolie :

A la brise qui murmure
Pourquoi frémis-tu ?
Hélas ! pauvre fleur de prunier,
C'est à l'heure où tu t'évanouis
Que ton parfum est le plus doux !

La morale militaire n'ordonnait pas non plus au guerrier d'être constamment brutal, injuste ou méchant ; elle lui commandait de respecter l'adversaire, et, une fois la guerre finie, d'être bon envers tous. Une belle devise

LE CŒUR JAPONAIS

de *samouraï* impose ce double devoir : *Héroïsme et bienveillance*.

La plus célèbre aventure mettant en scène le *barakiri* est celle des quarante-sept *rônins* (on appelle *rônin* un *samouraï* errant, n'ayant plus de maître). Le fait, qui a servi de thème à un grand nombre d'œuvres littéraires, s'est passé à Tokyô, au début du XVIII^e siècle.

Le seigneur Asano, insulté dans le palais du shôgun par son ennemi Kira, tire son sabre et s'apprête à le tuer, mais celui-ci trouve son salut dans la fuite. Pour ce scandale, Asano est condamné à faire *barikiri*. Ses vassaux, dispersés, deviennent rônins. Mais ils jurent de venger leur maître. Pendant deux ans, ils en cherchent l'occasion. Par une nuit de neige, ils forcent les portes de la résidence de Kira, coupent la tête du mauvais seigneur. Avant de porter cette tête

LE COURAGE ET L'HONNEUR

sur la tombe de leur chef, ils la lavent, parce qu'un inférieur doit se présenter propre devant son supérieur, et que Kira est devenu l'inférieur d'Asano. Avec la tête coupée, ils déposent sur le tombeau de leur maître le sabre vengeur et une lettre expliquant leur acte. Condamnés à mort, ils font *barakiri*. On les enterre à côté de leur chef.

Un grand nombre d'écrivains japonais, romanciers et dramaturges, ont conté, dans tous ses détails, l'aventure des quarante-sept *rônins*. Quelques-uns de ces récits révèlent certaines nuances délicates du courage japonais.

La page suivante, extraite de l'*Iroha bunkô*, roman composé sur ce thème par Tamenaga Shunsui (première moitié du xix^e siècle), établit que le courage n'est pas le propre de l'homme : la femme, elle aussi, peut montrer la même valeur et en donner des

LE CŒUR JAPONAIS

preuves analogues à celles que l'homme fournit.

Hara, l'un des quarante-sept rônins, a voulu revoir, avant de tuer Kira et d'être condamné à mourir, sa vieille mère, sa femme et son enfant.

La femme du chevalier est surprise et joyeuse de sa venue. Sa mère s'avance à sa rencontre :

« Hara, dit-elle, je suis ravie de voir encore une fois votre visage. Je vous en prie, ne vous attardez pas à prendre la peine de me saluer. Vous devez avoir souffert de la chaleur de la route. Nettoyez vos pieds et entrez sans cérémonie. » Il se débarrasse de ses sandales de paille, et, mettant de côté son grand chapeau de route, il entre dans la maison, suivi de sa femme portant l'enfant.

Et la vieille mère : « Votre présence comble mon cœur de joie. Pendant votre ab-

LE COURAGE ET L'HONNEUR

sence, votre excellente femme a été la plus affectueuse du monde et s'est montrée une fille admirable. Regardez votre mignon Fusabo. N'a-t-il pas grandi ? Il se porte parfaitement, et peut presque se tenir en équilibre sur ses pieds. Il dit aussi quelques mots, et il sait se faire bien aimer. Voyez le joli petit bonhomme ! Il est encore endormi et ne pense guère que son papa est de retour à la maison. »

La jeune femme prenant la parole : « Un peu avant votre arrivée, il me parlait, non avec des mots que chacun peut comprendre, mais dans un langage de bébé. Un instant après, il était parti au pays des songes, et je sentais sa douce joue se reposer sur mon cou. Depuis que notre honorable mère l'aime et le caresse tant, il est toujours avec elle, et, pendant la journée, c'est elle qui est sa nourrice et sa gardienne. — C'est vrai-

LE CŒUR JAPONAIS

ment un heureux gaillard, dit le père ravi. Je vous en prie, ne le dérangez pas ; nous ferons connaissance tous les deux quand il se réveillera. » Sur ces entrefaites, arrive le frère cadet du chevalier Hara, et, après le réveil du bébé, toute la famille se trouve réunie autour d'un petit festin, célébrant l'heureux retour du chef.

« Mon honorable mère, commence celui-ci, j'ai fait de mon mieux pour trouver quelque place où je pusse me fixer et rétablir ma fortune. J'ai heureusement rencontré un certain prince des provinces du Kwantô qui désire que j'entre à son service. Je suis donc sur le point d'aller à Yedo. Je viens pour vous annoncer cette bonne nouvelle et vous faire mes adieux. Il faut que je parte demain matin ; mais je reviendrai au printemps et vous emmènerai dans mes nouveaux foyers. Jusqu'à ce moment, regardez, je vous prie,

LE COURAGE ET L'HONNEUR

mon frère comme le chef de la famille, et continuez à être bien portants et heureux. Mon frère et ma femme, donnez tous vos soins à notre bonne mère. Ceci, ajouta-t-il en tirant une somme d'argent, suffira à vos besoins présents. Rappelez-vous que notre honorable mère ne doit manquer de rien. »

Cependant, la vénérable dame, regardant attentivement la figure de son fils aîné : « Mon fils, je suis très heureuse d'apprendre que vous allez à Yedo ; cependant j'aimerais, si c'est possible, à savoir la véritable raison de votre voyage. Craignez-vous donc, ajouta-t-elle gravement, que mes larmes puissent vous ébranler dans l'accomplissement d'un vœu sacré ? J'ai la fierté d'une mère de *samouraï*, et je vous conjure de parler ouvertement, afin que nous n'ayons pas de regrets plus tard à ce propos. » Le chevalier Hara fut sur le point de tout révéler. Il se retint

LE CŒUR JAPONAIS

pourtant, craignant, malgré les courageux discours de sa mère, que le moment des adieux ne la rendit folle de douleur.

Mettant ses deux mains sur le plancher :
« Honorable mère répondit-il, vos soupçons m'affligent. Il est vrai que nous avons résolu la mort du prince Kira. Mais, depuis, un grand nombre de nos camarades ont changé d'avis. Pourquoi tromperais-je mon honorée mère ? »

Pendant que sa langue prononçait ces mots, son cœur protestait contre la supercherie dont il usait à l'égard de sa mère, Hara inclinait la tête, à toucher la natte, pour cacher sa rougeur.

Sa mère devina ses sentiments, mais n'en fit rien paraître et répondit : « Me voici donc rassurée. Mon cher fils, ayez soin de vous, je vous en prie. Mettez-vous en route dès le lever du soleil ; ne voyagez pas

LE COURAGE ET L'HONNEUR

pendant les chaudes heures du jour et évitez les rosées du soir. Vous devez être fatigué. Reposez bien ; je vous éveillerai de bonne heure. » Et elle pensait : « Il ne sera pas dit que sa mère l'aura engagé, par ses paroles ou ses actes, à être infidèle à son seigneur. »

De bonne heure, le lendemain, après les adieux suprêmes, le chevalier Hara s'éloigna en hâte, avide de retourner à son devoir et de bannir ainsi les tristes pensées qui lui remplissaient l'âme.

Vers midi, ayant fait environ dix-huit milles, il s'assit à l'ombre d'un arbre et ouvrit sa boîte à provisions, où il trouva les gâteaux de riz et d'autres mets qu'avait préparés sa mère. Il prit un morceau, le porta révérencieusement à son front avant de commencer son repas. A la fin, un gâteau restait au fond de la boîte, qui, pensa-t-il, serait gâté avant la venue du soir. Et, regardant

LE CŒUR JAPONAIS

autour de lui, il aperçut, dans l'enfourchure de deux branches, au-dessus de sa tête, un nid de pigeons. Il disposa les reliefs de son déjeuner de façon à y attirer les oiseaux, et prit plaisir à observer comme les parents portèrent tout à leurs petits, sans avaler eux-mêmes la moindre parcelle de cette friandise imprévue. Et se laissant aller au rêve : « Les créatures humaines ont-elles des leçons à prendre chez les petits oiseaux en matière d'amour familial ? Si je vais à Yedo, je mourrai, soit en combattant, soit par le *barikiri*. Je me suis rendu coupable d'un grand mensonge à l'égard de ma mère. Quand tout sera fini, elle dira sûrement : « Moi qui avais une si haute opinion de mon fils, son affection pour moi devait être bien légère, puisqu'il n'a pas craint de me tromper ! »

Et elle sera mécontente de moi et elle

LE COURAGE ET L'HONNEUR

gémira. J'ai commis là une grave faute. »

Ces réflexions lui causèrent tant de tristesse qu'il lui devint impossible de continuer sa route avec un tel poids sur la conscience.

Il se leva et reprit le chemin de la maison, qu'il atteignit au coucher du soleil. S'agenouillant devant sa mère, il lui raconta les circonstances de son retour ; puis dit d'une voix sourde :

« J'ai la pleine conscience de ma faute en vous confessant si tardivement la vérité. Vous ne vous étiez pas trompée : je vais à Yedo dans le but de venger notre honoré seigneur. Il me sera donc impossible de vous revoir jamais. Mon père est mort ; je n'ai plus que vous, et je sais que je devrais vivre avec vous et faire tous mes efforts pour vous rendre l'existence heureuse. Mais comment puis-je remplir à la fois mes devoirs de

LE CŒUR JAPONAIS

fil et de vassal fidèle ? Je vous en prie, chassez de votre cœur votre ingrat et indigne fils. »

La dame écouta ravie, et répliqua doucement :

« Vous avez, par affection, essayé de me cacher la vérité ; mais je ne m'y suis pas trompée un seul instant. Mon fils, faites votre devoir envers votre seigneur, c'est la première chose qu'un *samouraï* ait à considérer. Rappelez-vous que votre frère sera avec moi pour soutenir mes derniers ans. Mais lors même que je n'aurais pas d'autre fils, vous devriez laisser un nom sans flétrissure à votre enfant. Eloignez-moi de vos pensées et concentrez toute votre âme sur votre devoir. Et maintenant, nous allons boire la coupe d'adieu. »

Le chevalier se leva le lendemain à la pointe du jour et alla attendre à la porte de

LE COURAGE ET L'HONNEUR

la chambre de sa mère, sachant qu'elle avait l'habitude d'être debout avant le reste de la maison. Les heures passèrent, le soleil monta haut dans le ciel. A l'heure du dragon (de 8 à 10 heures du matin), le chevalier Hara, incapable de supporter plus longtemps son inquiétude, entra dans la chambre et trouva sa mère morte.

Près de son oreiller gisait une lettre tachée de sang : « Mon frère, ma femme ! cria-t-il, venez ici et voyez ce que notre mère a fait pour moi ». Et lorsque tous trois furent réunis, il saisit avec révérence la lettre et lut :

« Mon cher fils, votre bonté et votre affection envers moi sont plus grandes que mes faibles paroles ne peuvent le dire. Qu'elle est heureuse, la femme qui possède un tel fils ! Après votre départ, j'ai réfléchi à votre position et j'ai vu mon devoir aussi clairement

LE CŒUR JAPONAIS

que le vôtre. Il faut que vous marchiez à l'attaque sans être entravé par aucune inquiétude me concernant. Si quelque pensée de cette nature vous venait à l'esprit, votre fermeté vous abandonnerait peut-être, et vous pourriez fournir à l'ennemi une chance de voir l'intérieur de votre casque. Je suis vieille ; on peut facilement se passer de mon existence. J'y mets fin avec joie pour vous délivrer d'anxiété et vous mettre à même de mourir en vaillant *samouraï*. Je vous précède, mon fils, au pays des ombres. Regardez désormais le chevalier Kira non seulement comme l'ennemi de votre honoré seigneur, mais aussi comme le bourreau de votre mère, et offrez à vos camarades un exemple d'héroïsme. Sachant que vous agirez certainement ainsi, je meurs contente, et, souriant au couteau, je me hâte de couper le fil de mon existence. Mon dernier adieu à

LE COURAGE ET L'HONNEUR

votre frère, à votre femme, au cher petit Fusabo et à vous, mon cher fils. *Votre mère.* »

Si l'*Iroba Bunkô* est le plus populaire des romans bâtis sur l'aventure des quarante-sept *rônins*, la plus célèbre des pièces de théâtre est la *Chyusingura*, le *Trésor des vaisseaux fidèles*. En voici un passage épisodique, qui donne le ton de l'œuvre :

L'empereur avait fait présent d'un casque au général Yoshisada. Il lui avait donné aussi une sorte d'encens rare. En recevant ce cadeau, le général dit : « L'homme ne vit pas longtemps, mais son nom demeure dans les siècles. Quand je m'élancerai pour mourir à la bataille, avant de mettre ce casque, j'y brûlerai tout cet encens, de sorte que mes cheveux en gardent le parfum. Alors, si Votre Majesté apprend que l'ennemi a pris une tête répandant cette odeur rare, qu'Elle

LE CŒUR JAPONAIS

sache que Yoshisada s'est battu jusqu'au bout. »

Le courage est une forme de désintéressement. Certains moralistes japonais jugent que, pour être vraiment courageux, il faut négliger tout intérêt personnel et, par exemple, ne point se soucier de l'argent.

Résumant les idées des anciens guerriers, le philosophe Muro Kyusô écrit au début du XVIII^e siècle :

« Les *samourais* d'autrefois ignoraient jusqu'au mot de commerce. J'ai connu le temps où jamais un jeune homme n'eût osé mentionner le prix d'un objet. Le père d'un de mes amis le fit venir et lui dit :

« Il existe une chose qu'on nomme commerce. Faites en sorte que vous ne sachiez rien de cette chose-là. Si vous passez marché, ayez soin que le mauvais marché soit pour vous. Car ce jeu-là, au contraire des

LE COURAGE ET L'HONNEUR

autres, est un jeu de qui perd gagne : qui-conque y gagne y perd la paix de la conscience. »

Un autre de mes amis s'exprimait ainsi :

« Ne dites jamais d'un homme qu'il est économe. Économe de son argent, économe de sa vie. L'économie est une forme de la lâcheté. »

Dans le Japon modernisé, un tel désintéressement n'est pas de mise. En tout cas, le courage, sous sa forme militaire, est resté, au ^{xx}^e siècle, l'un des traits caractéristiques du Japonais. La guerre russo-chinoise et la guerre russo-japonaise en ont donné des preuves éclatantes.

Un grand écrivain irlandais-grec, naturalisé japonais, qui a consacré de beaux ouvrages à décrire le Japon et la civilisation japonaise, Lafcadio Hearn, cite, dans son livre *Kokoro*,

LE CŒUR JAPONAIS

une chanson populaire, composée, lors de la guerre sino-japonaise, pour célébrer l'exploit accompli par un trompette japonais à la bataille de Song Houan : un boulet lui ayant fracassé la poitrine, il tomba, puis se releva, et sonna la charge jusqu'à ce qu'il fût mort. Voici cette chanson populaire :

Il était facile, en d'autres temps que celui-ci,
De traverser le ruisseau d'Anjo ;
Mais aujourd'hui, sous l'ouragan des balles,
Ses eaux bouillonnent et jaillissent.
En d'autres temps, passer ce ruisseau,
C'était un jeu pour nos garçons ;
Mais tout homme doit marcher dans le sang
S'il veut passer le ruisseau d'Anjo, aujourd'hui.
Le clairon sonne : à travers le sang et la flamme
Charge la ligne d'acier.
Au-dessus du fracas de la bataille retentit
Le sévère appel du clairon.
Mais le clairon cesse de sonner ; pourquoi ?
Pourquoi sonne-t-il de nouveau ?
Pourquoi l'éclatant signal résonne-t-il

LE COURAGE ET L'HONNEUR

Plus faiblement qu'auparavant ?
Le clairon a cessé de sonner
Parce qu'une balle traversait la poitrine du soldat ;
Le son était plus faible, c'est que le sang coulait
Des lèvres qui soufflaient.
Frappé à mort, le soldat se tient debout encore,
Appuyé sur son fusil,
Pour sonner une fois encore du clairon
Avant de mourir.
Qu'importe que le corps tombe !
L'esprit se précipite, libre,
A travers la terre et le ciel, pour sonner encore
L'appel à la victoire !
Il est loin, bien loin de nos rivages, l'endroit
Honoré par cette mort ;
Mais quarante millions de frères
Ont entendu cet appel du clairon.
Camarade ! par delà les pics et les mers
Ton clairon sonne aujourd'hui
Dans les cœurs loyaux de quarante millions
Là-bas, à des milliers de lieues ! [d'hommes

Parmi les témoignages consacrés à la
guerre russo-japonaise et qui nous ren-

LE CŒUR JAPONAIS

seignent le mieux sur le courage des combattants, on peut citer l'œuvre d'un jeune lieutenant qui assista au début de la campagne contre Port-Arthur, fut grièvement blessé, resta sur le champ de bataille parmi les morts et les mourants, la main droite brisée, le bras gauche percé d'une balle, la jambe droite broyée d'un éclat d'obus. Il employa les loisirs de sa convalescence à écrire ses impressions et celles de ses camarades. Le livre est intitulé *Niku-dan*, *Boulets humains*, par le lieutenant Tadayoshi Sakurai. En voici quelques extraits :

« Mobilisation ! Comme ce nom était doux à nos cœurs ! Avec quelle impatience nous attendions d'être envoyés sur le front !... Nous offrions des prières pour la mobilisation comme les paysans prient pour la pluie...

Au milieu d'avril, le mois des fleurs de

LE COURAGE ET L'HONNEUR

cerisiers symbolisant l'esprit des guerriers japonais, notre division reçut enfin l'ordre tant attendu de départ pour le front... Ce fut le plus heureux jour que nous ayons jusqu'ici vécu... Quel privilège, pensaient tous les hommes, de pouvoir donner sa vie pour la cause de la nation !...

Avant le départ j'offris devant l'autel de mes ancêtres mes dernières prières (je pensais qu'elles seraient les dernières). Je sentis un tressaillement de tout mon être comme si mes ancêtres me donnaient cet ordre : « Tu ne t'appartiens plus. Tu dois servir Sa Majesté et sauver la patrie, dussent tes os être broyés, ta chair déchirée. Ne déshonore pas tes ancêtres par un acte de lâcheté. »

Mon père me dit : « Ne vous inquiétez plus de vos affaires de famille ; mettez en pratique vos bonnes résolutions. Je suis prêt

LE CŒUR JAPONAIS

à supporter votre mort. Ajoutez une fleur d'honneur au nom de votre famille en servant votre pays avec distinction. »

Quand le temps fut venu, pour moi, de partir, je pris mon épée placée sur l'autel de famille, je bus la coupe d'adieu que ma chère mère avait remplie, et je quittai ma demeure d'un pied et d'un cœur légers, prêt à ne jamais plus en franchir le seuil...

Quand sur le champ de bataille nous faisions un furieux assaut, nous croyons entendre un chœur criant derrière nous *Banzai* (Bravo !) pour nous stimuler et nous encourager. Notre propre cri de guerre n'était qu'un écho de l'enthousiasme national. Dans le matin sur le champ de bataille parmi le bruit du canon, dans le soir glacé du cantonnement, ce cri de *Banzai* jailli du cœur de tout le peuple était toujours présent parmi nous...

LE COURAGE ET L'HONNEUR

De braves guerriers peuvent être humains.
Je me rappelai les mots du poète :
Le plus brave est le plus tendre,
Les plus aimants sont les plus audacieux...

Avant l'assaut, le colonel nous dit ces derniers mots d'exhortation : « Ce combat est notre plus grande chance de servir notre pays. Notre brave colonne d'assaut ne doit pas être seulement prête à mourir mais *certaine de mourir* »... Nous étions *les hommes de la mort certaine* : ces mots nous communiquèrent un grand élan...

La guerre est maintenant finie, l'orage est passé... Jamais les noms des centaines de milliers d'officiers loyaux et de vaillants soldats qui donnèrent leurs vies pour leur souverain et pour leur patrie ne seront oubliés. Ils brilleront pendant mille ans, illumineront pendant dix mille années ; la postérité n'oubliera jamais leur mérite. »

LE CŒUR JAPONAIS

Ainsi le courage et le sentiment de l'honneur sont restés vertus essentielles du cœur japonais.

D'où viennent ces tendances ? Le vieux Shintoïsme a conduit les Japonais de jadis à mépriser la mort. Car les morts ne meurent point : ils survivent dans la conscience des vivants, dans le souvenir des parents et des concitoyens. Ils survivent aussi comme des esprits, qui se mêlent à la vie présente.

Le Bouddhisme n'a pas directement développé le courage, du moins sous sa forme violente et militaire ; il recommande, au contraire, la bonté, la douceur envers tous les êtres. Mais il a, indirectement contribué à suggérer une conception héroïque de la vie : car ce monde n'est qu'une succession d'images fugitives auxquelles il ne convient pas d'attribuer une importance exagérée ; cette existence n'est

LE COURAGE ET L'HONNEUR

qu'un passage entre un nombre indéfini d'existences : il ne faut pas s'attacher à la vie présente comme si elle était le tout de l'homme.

C'est surtout le Confucianisme qui a cultivé dans le cœur japonais le sentiment de l'honneur : il a enseigné qu'il faut se dévouer sans réserve à son chef, pousser le loyalisme chevaleresque jusqu'au sacrifice de la vie.

Et le *Busbido* a trouvé dans ce principe confucéen la justification de l'idée, suggérée par l'expérience de la guerre féodale, que le courage est une vertu d'une singulière valeur.

LA POLITESSE

A la rude vertu du courage s'unit, dans le cœur japonais, cette charmante qualité : la politesse. Contraste savoureux, ou plutôt secrète harmonie : courage et politesse consistent, sous des formes différentes, à subordonner, sacrifier l'égoïsme.

La politesse extérieure, la politesse des manières, révèle la politesse intérieure, l'attentif effort pour éviter de faire ce qui déplairait à autrui, pour rendre aux autres la vie plus douce.

Aux temps les plus lointains l'aristocratie

LA POLITESSE

japonaise nous apparaît déjà d'une exquise courtoisie. On en a un vif sentiment lorsqu'on lit, par exemple, le *Makura no sosbi*, les *Esquisses de l'oreiller*, œuvre d'une grande dame du x^e siècle, Sei Shônagon. C'est, à l'époque de l'an mille, une société singulièrement raffinée que celle où se passe la scène suivante :

« Sur les cloisons mobiles du côté nord, à un angle du Palais, sont peints les monstres qui vivent dans l'Océan tempétueux, avec leurs longs bras ou leurs longues jambes. Quand les portes de l'antichambre sont ouvertes, nous pouvons les voir, et nous nous en amusons. Un jour, nous en riions, tout en disposant les vases de porcelaine verte sur la vérandah ; nous les remplissions de longues et magnifiques branches de cerisiers en fleur, qui débordaient jusqu'au bas de la balustrade. C'était le milieu du jour.

LE CŒUR JAPONAIS

Son Excellence le Daïnagon parut. Il portait un vêtement couleur fleur de cerisier, assoupli par l'usage, et un large pantalon pourpre ; son vêtement de dessous était blanc, avec un joli dessin écarlate. Il vint s'entretenir, sur le seuil, avec l'Empereur, qui se trouvait là.

On voyait à travers le store les dames de service en vêtement de cérémonie, couleur fleur de cerisier, ou glycine, ou jaune d'or, de ravissantes nuances. Le repas devait être servi dans le salon de jour. Nous entendions les pas des domestiques, la voix d'un chambellan ordonnant : « Chut ! chut ! » Le ciel était d'une pureté merveilleuse.

Quand tous les plateaux furent placés, un chambellan annonça le repas. L'Empereur s'avança, suivi de Son Excellence le Daïnagon, qui revint ensuite près des fleurs. L'Impératrice écarta le rideau de soie,

LA POLITESSE

et vint au devant de l'Empereur pour l'accueillir sur le seuil. Le Daïnagon loua la beauté du décor, la tenue des serviteurs, et finit en citant ces vers :

Les mois et les jours
S'écoulent sans cesse ;
Le Mont Mimoro
Demeure à toujours.

J'étais profondément émue, et je souhaitais dans mon cœur que cette scène durât un millier d'années.

Avant même que les dames d'honneur eussent rappelé les domestiques, l'Empereur vint dans les appartements de l'Impératrice. Il dit : « Préparez de l'encre dans l'écritoire ». Je ne pensais qu'à le contempler : j'en oubliais l'Impératrice. Il plia du papier blanc, et dit : « Ecrivez là-dessus, tout de suite, des choses anciennes, ou ce qui vous vient à l'esprit ». — « Comment

LE CŒUR JAPONAIS

faire ? » demandai-je au Daïnagon. —
« Ecrivez vite, et donnez. Pas de paroles inutiles ». Il fit passer l'écritoire, et dit :
« Vite, vite, sans réfléchir ; même un poème connu ; n'importe quoi ! » Il était pressé.
« Oh ! pensaient les dames d'honneur, pourquoi nous demande-t-on cela ? » Elles étaient émues et rougissantes. Néanmoins elles composaient de petits poèmes sur le printemps, sur l'âme des fleurs. On me présenta le papier : « C'est votre tour ». J'écrivis :

Les années passent,
Et je vieillis.
Pourtant,
Quand je regarde le prince,
Je n'ai plus aucun souci.

Ayant jeté les yeux sur ces vers, Sa Majesté daigna me dire : « J'apprécie votre aimable pensée ».

LA POLITESSE

Dans ce milieu où la vie sociale atteint un tel raffinement, la conversation courtoise est l'une des voluptés les plus appréciées. Sei Shonagon écrit :

« Quand on s'ennuie, avoir un visiteur qui ne soit pas assez intime pour être peu intéressant, ni trop étranger pour être trop réservé ; qui vous raconte ce qui se passe dans le monde, — choses plaisantes, ou odieuses, ou étrangères, sur ceci, sur cela, affaires privées, affaires publiques ; — avec juste assez de détails pour ne pas fatiguer : voilà qui charme le cœur. »

Pendant des siècles, les habitudes de politesse se répandent dans tout le peuple. Même les petites gens se témoignent mutuellement toutes sortes d'égards. C'est ce que nous montre un écrivain des XVIII-XIX^e siècles, Samba, dans un ouvrage humoristique sur

le Bain public (Ukyo Furo). Les Japonais, très propres, se baignent fréquemment dans une eau très chaude. Presque toutes les maisons ont une salle de bain, simple et sommaire ; le bain public est aussi fort fréquenté : on s'y baigne en commun, sans fausse pudeur. Samba écrit :

« La fréquentation du bain public entraîne plusieurs vertus... On n'y prend pas le seau d'autrui ; on cède au voisin le seau vidé ; on n'accapare pas trop de seaux pour soi seul. C'est la justice. — En entrant, on salue et dit : « Excusez-moi : j'ai la peau froide » ; ou : « Pardon, permettez-moi de passer ; reposez-vous bien dans l'eau chaude, au revoir ». C'est la politesse... — Si quelqu'un dit que l'eau est trop chaude, on y met de l'eau froide ; si quelqu'un dit qu'elle est trop froide, on y met de l'eau chaude ; et on se lave le dos mutuellement. C'est l'amabilité.

LA POLITESSE

— Ceux qui entrent au bain public doivent profiter des leçons du vase carré et du seau rond ; ces objets leur rappellent que l'eau prend la forme du vase où elle se trouve : il faut s'adapter aux hommes parmi lesquels on vit. »

Le Japonais doit être courtois même envers ses pires adversaires. Quand les quarante-sept *rônins* se sont emparés de l'homme qui a causé la mort de leur maître, ils le saluent poliment, lui rappellent le passé et ajoutent : « Notre qualité d'humbles et fidèles serviteurs nous met dans l'obligation de vous prier de daigner vous suicider en notre présence. Ensuite on coupera votre honorable tête, et nous irons la déposer sur la tombe de notre bon chef ».

Les Japonais ont gardé, du moins en général, la courtoisie de jadis.

LE CŒUR JAPONAIS

La politesse se manifeste par des salutations respectueuses et prolongées : debout, on se courbe très bas, en faisant entendre une sorte d'aspiration qui exprime la déférence ; assis ou agenouillé sur un coussin, on se jette à plat ventre, le visage contre la natte, et, regardant du coin de l'œil l'hôte qu'on veut honorer, on a grand soin de ne pas se relever avant lui.

La politesse s'adresse même à certaines choses privilégiées. A l'auberge, on dit à la servante : « Condescendez à me donner de l'honorable riz ; — ou de l'honorable thé » ; les femmes disent même : « des honorables gâteaux ».

Un écrivain contemporain, le baron Suyematsu, dans son livre *L'Empire du Soleil-Levant*, développe les raisons pour lesquelles les gestes d'affection et les habitudes de politesse présentent, en Extrême-Orient, cer-

LA POLITESSE

taines singularités dont quelques Européens sont parfois stupéfaits ou choqués :

« En Occident, les membres d'une même famille s'embrassent devant d'autres personnes sans aucune honte, surtout les parents et les enfants. Chez vous, la tendresse se manifeste aux yeux de tous à un degré que nous autres Orientaux ne pouvons pas considérer comme convenable, et que nous estimons, en conséquence, comme tout à fait inutile. Je ne vois aucune nécessité, pour un mari et sa femme, de s'embrasser devant des étrangers. Au Japon on ne verrait jamais s'embrasser les membres d'une même famille, pas même les parents et les enfants. Un père aime son enfant, mais il doit être ferme avec lui, il ne l'embrasse pas, de peur que trop de caresses ne le gâtent. Une mère peut se montrer plus tendre envers son enfant, mais elle ne va pas jusqu'à l'embrasser.

LE CŒUR JAPONAIS

Les frères et sœurs ne s'embrassent point ; les hommes n'embrassent point leurs femmes. Tout cela ne signifie pas que nous, Japonais, ayons moins d'affection les uns pour les autres que vous, Occidentaux....

Nous considérons nos propres parents comme une partie de nous-mêmes lorsque nous parlons d'eux avec d'autres personnes : aussi les étrangers sont-ils stupéfaits de nous entendre dire, par modestie : Mon stupide père, ma rustique épouse, ou mon absurde fils. Mais pour nous ces expressions ne nous semblent pas plus étranges que lorsqu'on s'appelle ici votre humble serviteur...

J'offensai une fois, par inadvertance, une jeune fille anglaise dans la famille de qui j'habitais alors. Comme elle admirait un objet que je possédais, je lui dis : « Je n'en ai plus l'emploi, je vous le donnerai donc volontiers ». A quoi elle répondit : « Si

LA POLITESSE

vous y tenez et si, cependant, vous me le donnez, je l'accepterai volontiers, mais je n'accepterai pas un objet que vous m'offrez parce que vous n'en faites plus usage ». — J'avais sans doute tort d'après les règles occidentales sur la façon de donner et de recevoir. Vous, vous faites l'éloge de la chose que vous donnez, et vous montrez ainsi que vous la sacrifiez par amitié ; nous, quand nous disons n'avoir plus besoin d'un objet que nous offrons, nous désirons éviter à l'ami à qui nous le donnons, le sentiment d'être notre obligé ».

Dans certains cas, la politesse japonaise confine à des formes très subtiles de la bonté. Un usage touchant veut qu'on témoigne aux vieillards les plus grands égards, qu'on cède à tous leurs désirs : il y a une exquise charité dans l'effort pour apaiser chez les autres la tristesse de vieillir, pour adoucir les der-

LE CŒUR JAPONAIS

niers jours des vies qui vont finir bientôt.

La politesse japonaise exige en certains cas la même domination de soi que le courage. On se maîtrise pour ne pas attrister les autres en leur révélant ses souffrances. La femme doit cacher ses larmes derrière les manches de son kimono. C'est à cet usage que fait allusion un petit poème écrit par une femme amoureuse au VIII^e siècle, et conservé dans le *Kokinshû* :

Je suis venue, et ne t'ai pas trouvé ;
Ma manche est plus humide
Que si j'avais marché tout un matin
A travers les petits bambous
De la lande d'automne.

C'est un devoir de montrer aux autres, surtout aux parents, aux maîtres, aux amis, un visage aimable et gracieux : n'est-ce pas le meilleur moyen d'éveiller chez les autres des pensées heureuses ? Il est rarement utile

LA POLITESSE

et toujours désobligeant de manifester son chagrin, comme sa colère. Un Japonais peut sourire en annonçant la mort d'un être cher : c'est une façon à lui de proclamer son malheur inévitable ; il empêche ainsi ses amis d'éprouver un trop vif chagrin ; ensuite il s'abandonne à la douleur, mais seulement dans la solitude, quand il est sûr de ne pas attrister par ses larmes le spectacle de l'univers, de ne pas diminuer la joie qu'ont les autres à vivre.

Ainsi il y a de la résignation, quelquefois de l'héroïsme, dans certains sourires. Au Japon, la plus jolie des élégances, c'est de souffrir en souriant.

D'où vient la politesse japonaise ? des grandes religions anciennes, Shintoïsme, Confucianisme et Bouddhisme.

Le Shintoïsme et le Confucianisme ont

LE CŒUR JAPONAIS

ordonné d'avoir pour les vieillards et pour tous les supérieurs des sentiments de déférence qu'il convient d'exprimer en paroles courtoises, en gestes respectueux.

Le Bouddhisme, exaltant l'universelle bienveillance, conseille de traiter tous les hommes avec considération et douceur.

L'AMOUR

Prêt à courageusement accepter la mort si le devoir l'ordonne, le Japonais apprécie la vie à sa valeur, et sait en jouir avec délicatesse. Ne trouvera-t-on point, dans le cœur japonais, avec le goût de la vie, le goût du sentiment qui donne à la vie son plus doux charme, l'amour, attrait des corps, union des cœurs ?

Pendant plusieurs siècles, surtout du VIII^e au XII^e siècle, l'amour joue un rôle capital dans la vie des Japonais et des Japonaises. Bien des œuvres anciennes

LE CŒUR JAPONAIS

expriment l'amour de l'amour, le plaisir, la joie, ou la souffrance, la torture d'aimer.

D'abord nombre de poèmes du VII^e et du VIII^e siècles, conservés dans le *Manyôsbû* (*Recueil de dix mille feuilles*), et de poèmes du IX^e siècle, conservés dans le *Kokinshû* (*Recueil de poésies anciennes et modernes*) :

Vous connaissez les canards sauvages ;
Vous les avez entendus le soir
Crier dans les roseaux du rivage ;
Vous les avez vus se bercer
Sur les flots quand se lève le matin.
L'on dit que, pendant les nuits d'hiver,
Les pauvres oiseaux se recouvrent l'un l'autre de
Pour empêcher le givre [leurs ailes,
De se poser sur leur compagnon aimé,
Qu'ils secouent les petits glaçons de leurs plumes,
Et dorment pressés l'un contre l'autre...
Mais moi... De celle que j'aimais,
Qu'ai-je conservé ?
Cette robe, qu'elle m'avait filée...
Je pose ma tête sur ma manche,

L'AMOUR

Je me blottis dans un coin de ma couche déserte.
Comme le fleuve descend la pente qu'il ne
[remontera plus,
Comme le vent souffle sans laisser de trace,
Ainsi des pauvres mortels :
Ils passent, rien ne reste d'eux.

TADJIHI NO TAIFU (*Manyoshu*).

Durant cette nuit longue, longue
Comme la queue tombante
D'un faisan doré
Aux pas traînants,
Dois-je dormir solitaire ?

HITOMARO (*Manyoshu*).

Sur la lande printanière,
Pour cueillir des violettes,
Je m'étais aventuré.....
Et son charme m'a tellement captivé
Que je suis resté jusqu'au matin.

AKAHITO (*Manyoshu*).

Le temps des cerisiers en fleurs
N'est point encore passé.
Pourtant les fleurs devraient tomber,

LE CŒUR JAPONAIS

Maintenant que l'amour de ceux qui les con-
Est à son plus haut point. [temple
(*Manyōshū*).

C'est l'aurore. Je ne puis dormir ;
Je pense à celle que j'aime.
Quand aura-t-il fini,
Ce coucou
Qui ne cesse de chanter ?

(*Manyōshū*).

Au printemps,
Sur les plantes d'eau
Le givre qui les couvre
Disparaît ! Moi aussi,
L'amour me traitera-t-il de même ?

(*Manyōshū*).

Depuis ce matin où je l'ai quittée,
Glaciale
Comme la pâle lune de l'aube,
Je ne trouve rien d'aussi triste
Que le lever du jour.

TADAMINE (*Kokinshū*).

L'AMOUR

Séparée d'elle, je l'attends encore...
Dès que j'entendrai bruire
Le pin qui croît sur la cime
De la montagne d'Inaba,
Tout de suite je reviendrai.

JUKIHIRA (*Kokinshū*).

Elle m'avait dit :
« Je reviens tout de suite »...
Je l'ai attendue, hélas !
Jusqu'à ce qu'apparaisse la lune de l'aube
Au mois des longues nuits !

SOCIE (*Kokinshū*).

Sera-ce pour longtemps ?
Mais je ne connais pas son cœur !...
Comme ma noire chevelure
En désordre ce matin,
Ma pensée est toute confuse...

HORIKAWA (*Kokinshū*).

D'autres poèmes encore traduisent les
mêmes émotions amoureuses :

Les cascades
Du Mont Tsukuba

LE CŒUR JAPONAIS

Ont formé la calme rivière de Mina :
Tel mon amour, en s'approfondissant,
Est devenu une eau paisible.

JOSEI (*IX^e siècle*).

Il court et bondit
Sur la plaine de Mika,
Le torrent d'Izumi...

« Quand l'ai-je vue ? me dis-je
Et pourquoi penser à elle si tendrement ? »

KANESURE (*X^e siècle*).

Oubliée

Je ne me soucie pas de moi-même,
Mais de l'homme
Qui a violé son serment.
Hélas ! quelle tristesse !

UKON (*X^e siècle*).

On dit que j'aime,
Et très vite mon nom
A été cité au loin.
Mais nul ne sait
Quand j'ai commencé d'aimer.

TADAMI (*X^e siècle*).

Si je compare mon cœur
Avant et après

L'AMOUR

L'avoir rencontrée,
Il y a une chose qu'autrefois
Je n'avais pas comprise !.....

ATSUTADA (*X^e siècle*).

S'il devait lui devenir trop difficile
Dans un avenir lointain
De ne pas m'oublier,
Puisse aujourd'hui être le terme
De mon existence !

TAKA (*XI^e siècle*).

Bientôt j'aurai cessé d'être...
Oh ! une entrevue
Une fois encore,
Pour en garder le souvenir
Dans l'au-delà !

IZUMI SHIKIBU (*XI^e siècle*)

L'amour... le monde dira
Que c'est chose commune ;
Mais moi je dirai
Que mon cœur de ce matin
N'a pas encore eu son pareil...

IZUMI SHIKIBU (*XI^e siècle*).

LE CŒUR JAPONAIS

Penser à son malheur !

Mais chaque pensée que l'on évoque,

Chaque pensée que l'on broie,

Chaque pensée que l'on grossit,

C'est une tristesse de plus !

LA NONNE DES BROUILLARDS DU SOIR (*XII^e siècle*).

Au *x^e* siècle, deux ouvrages illustres, considérés comme les chefs-d'œuvre classiques de la littérature japonaise, sont composés par des femmes : ce sont les *Esquisses de l'oreiller*, de Sei Shônagon, et le *Roman de Genji* (*Genji Monogatari*), de Murasaki Shikibu.

Le *Roman de Genji* conte surtout des aventures amoureuses. Un des plus célèbres passages est une conversation entre deux jeunes gens sur le caractère féminin :

« C'était un soir de la saison des pluies. La pluie tombait tristement. Le palais était sombre. Même les appartements de Genji

L'AMOUR

étaient plus tranquilles qu'à l'ordinaire. Genji lisait sous la lampe. Soudain il eut l'idée de prendre dans un meuble des papiers, des lettres. Le Tô no Chujô (son beau-frère) désira vivement y jeter un coup d'œil. « Vous pouvez en lire quelques-unes, dit Genji, mais il en est d'autres que je ne puis montrer. — Oh ! ce sont justement celles-ci que je voudrais voir ! Celles qui sont banales ne comptent pas. Celles qui sont intéressantes ce sont celles qui expriment une jalousie ardente ou les désirs passionnés de l'heure du crépuscule. »

Genji céda aux prières de son ami, lui permit de parcourir les lettres.

« Quelle variété, s'écria le Tô no Chujô. » Et il voulait deviner qui les avait écrites. « Celle-ci est d'une telle, n'est-ce pas ? Celle-là de telle autre ? » Parfois il devinait juste, parfois il se trompait. Genji s'amusait de ses

LE CŒUR JAPONAIS

suppositions ; il parlait peu, s'en tenait à des réponses évasives.

« Mais vous, vous devez aussi en avoir une collection, dit Genji. Ne voulez-vous pas m'en montrer quelques-unes ? En ce cas, mes tiroirs s'ouvriraient plus volontiers. — Je crois, répondit le Tô no Chujô, que les miennes ne vous intéresseraient guère.

J'ai enfin découvert combien il est difficile de trouver en ce monde une femme dont on puisse dire : elle est unique ; elle est la perfection même. Il en est d'une sensibilité superficielle, promptes à écrire, capables de répondre intelligemment en vers ; mais bien peu forcent votre choix. Souvent elles utilisent leurs talents à déprécier ceux d'autrui de façon blessante. Il en est d'autres dont leurs parents font grand cas ; ils les gardent sous leur surveillance ; tant qu'elles restent ainsi cachées, elles peuvent faire

L'AMOUR

impression sur ceux qui ne les connaissent que par ouï dire. Elles peuvent être jeunes, séduisantes, modestes, elles peuvent aussi être habiles aux arts d'agrément. Mais leurs amis dissimuleront leurs défauts, mettront en lumière leurs qualités. Comment les juger sans aucun indice, et penser que ce n'est pas la vérité ? Hélas ! si nous croyons à ces éloges, nous aurons des désillusions. »

Le Tô no Chujô s'arrêta, honteux d'avoir parlé trop vite. Genji sourit, se rappelant ses expériences personnelles. « Mais, dit Genji, elles ont leurs bons côtés ? — Certes, autrement qui se laisserait prendre ? Il y a aussi peu de femmes assez disgraciées pour ne mériter aucune attention qu'il y en a peu dignes d'imposer une admiration sans réserves.

Celles qui sont nées dans une haute position sont fort vantées par leurs amis :

LE CŒUR JAPONAIS

elles leur paraissent pour cette raison incomparables.

Celles de naissance moyenne peuvent mieux montrer leur originalité. Quant à celles de basse classe, elles ne peuvent occuper nos pensées.

Les amis discutent longuement, et concluent que pour avoir une femme parfaite, il faudrait fixer son choix sur une Déesse !

Si sarcastique soit-elle, cette analyse du caractère féminin montre l'importance qu'attachaient à l'amour les Japonais de l'an 1000.

Au ^{xiv}^e siècle, le moraliste Kenkô, dans son *Tsure-Dzure-Gusa* (*Variétés sur des moments de désœuvrement*), rend, à sa manière, hommage à l'amour lorsqu'il en signale les dangers :

« Rien n'égare le cœur des hommes autant que l'amour. L'homme peut en

L'AMOUR

devenir ridicule. On sait que le parfum est un attrait emprunté, un encens dont les vêtements ont été imprégnés pour un temps très court ; pourtant le cœur bat plus fort quand on sent l'odeur exquise. L'ermite de Kumé, ayant regardé la jambe blanche d'une femme qui faisait la lessive, en perdit son pouvoir surnaturel ; cela se conçoit : l'élégance potelée des bras, des jambes, de la peau n'est point une qualité médiocre... »

Autre passage du même auteur :

« C'est la belle chevelure d'une femme qui attire surtout les yeux des hommes. L'aspect de la personne, son caractère même, peuvent aussi se deviner sans qu'on la voie, rien qu'en l'entendant parler. Involontairement, elle fascine, en toute occasion, le cœur des hommes. Quand une femme s'est montrée aimable, on ne dort plus, on ne pense plus à soi-même, on supporte patiem-

LE CŒUR JAPONAIS

ment les choses les plus insupportables.

Vieux et jeunes, sages et sots y sont pris. On a dit qu'au moyen de cordes faites avec des cheveux de femmes l'éléphant énorme peut être aisément lié...

Il faut redouter cette fascination, s'en garder, lutter contre soi-même...

Si ce monde était un monde sans femmes, on ne s'intéresserait point aux vêtements, aux armoiries, aux coiffures ; personne ne se soucierait d'en prendre soin, de les faire briller. Mais ces femmes, dont les hommes se préoccupent tant, examinons à quel point elles sont des êtres admirables. La femme est d'un caractère tortueux, d'un cœur égoïste, exagérément avare. Elle ne comprend pas la raison des choses : elle s'abandonne aisément à l'illusion. Elle a toujours de douces paroles ; quand on l'interroge sur une chose insignifiante, elle

L'AMOUR

ne répond pas, et l'on se demande si ce n'est point par réserve ; mais voilà que, sans qu'on l'ait interrogée, elle se met à bavarder sur les choses les plus graves. Ses machinations dépassent parfois l'intelligence même des hommes ; mais peu après on les découvre. Décevante, fragile, elle ne pense pas de bien de vous si vous lui êtes généralement trop docile. Comment donc pouvons-nous être intimidés devant les femmes ? Si une d'entre elles a trop d'esprit, elle en devient déplaisante. — C'est seulement lorsqu'un homme est esclave de la passion qu'une femme peut lui paraître une chose douce et agréable ».

Kenkô écrit encore :

« Bien que distingué à d'autres égards, un homme qui n'aime pas l'amour vaut peu ; pas plus qu'une coupe à saké, même de pierre précieuse, n'a de valeur si elle manque de fond.

D'autre part, errer en libertin par la rosée ou la gelée, avoir à se préoccuper sans cesse des remontrances des parents et des reproches du monde, être tirailé de tous côtés, ne pouvoir dormir tranquille, c'est ridicule.

Avoir l'amour d'une femme sans être follement épris d'elle, voilà le juste milieu qu'il faut souhaiter ».

Cependant, à mesure qu'on s'éloigne des siècles où les femmes occupent une situation prééminente, — IX^e, X^e, XI^e et XII^e siècles, — l'amour joue un rôle de moins en moins grand dans la littérature japonaise. En étudiant les *sentiments familiaux*, on constatera que la philosophie des sages chinois a répandu, au Japon, le préjugé de l'infériorité féminine. A partir du XVII^e siècle surtout, la condition de la

L'AMOUR

femme s'abaisse. L'épouse doit être uniquement occupée du bonheur de son mari. La liberté d'aimer et d'agir à sa guise n'est laissée qu'aux *geishas* (chanteuses-danseuses) et aux courtisanes.

C'est le féminisme moderne qui, relevant la situation morale et sociale de la femme, permet aux Japonais et aux Japonaises d'exprimer à nouveau, comme l'avaient fait leurs grands ancêtres de l'an mille, l'amour de l'amour, la douceur et la douleur d'aimer.

LES SENTIMENTS FAMILIAUX.

Sous l'influence du Shintoïsme et du Confucianisme s'est développé, dans le cœur japonais, un sentiment profond : l'amour respectueux et reconnaissant du passé. Selon le meilleur psychologue de l'âme japonaise, Lafcadio Hearn, c'est le plus puissant des sentiments du peuple ; c'est lui qui donne à la vie morale de la nation sa nuance particulière.

On se rappelle pieusement ce que les morts ont fait pour les vivants. On considère qu'il faut maintenir leur haut idéal

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

moral. On vit dans leur souvenir et en leur présence. On se sent jugé par eux, approuvé ou condamné. Car leurs esprits subsistent, animent la nature, participent à la vie des vivants.

Les cimetières dominant les villes, sont un lieu de pèlerinage fort fréquenté. Toute maison possède les *tablettes des ancêtres* où sont gravés leurs noms : devant elles les vivants font des offrandes, disent des prières, remercient en esprit les morts.

L'un des plus célèbres commentateurs du Shintoïsme au début du XIX^e siècle, Hirata, proclame que « tous les morts deviennent des Dieux ». Et il glorifie tout particulièrement la dévotion au souvenir des ancêtres ainsi que la piété filiale :

« La piété filiale est la base de toutes les bonnes actions...

La dévotion au souvenir des ancêtres est

LE CŒUR JAPONAIS

la source principale de toutes les vertus. Celui qui accomplit ses devoirs envers les morts sera toujours respectueux envers les Dieux, respectueux envers ses parents vivants. Un tel homme sera fidèle à son seigneur, loyal envers ses amis, doux et bon envers sa femme et ses enfants. L'essence de la moralité c'est vraiment la piété filiale. Ces vérités sont confirmées par les livres des Chinois, qui soutiennent que le sujet loyal sort de la même porte que le fils pieux. »

Comme le montre Hirata, c'est au culte des ancêtres que se rattache l'amour de la famille, très profond chez les Japonais. L'essentiel, c'est la famille comme ensemble, non pas les individus qui la composent. Les parents continuent et remplacent les ancêtres. On leur doit même respect, même

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

reconnaissance, même obéissance. Dans la famille une discipline est nécessaire, la subordination volontaire des inférieurs aux supérieurs. Le père de famille doit être un chef. Les enfants doivent obéissance aux parents, les femmes aux hommes, les plus jeunes aux plus âgés. Que l'enfant soit docile ! que la femme soit douce !

Un livre de morale fort goûté est le recueil de légendes confucéennes intitulé *Les vingt-quatre modèles de piété filiale*. L'un de ces modèles, à la peau très délicate, repose la nuit sans moustiquaire, pour attirer sur lui tous les moustiques de la maison, et pour assurer ainsi à ses parents un sommeil sans trouble.

Un autre a une belle-mère gourmande, qui adore le poisson : l'hiver il va s'étendre tout nu à la surface glacée d'un lac ; la chaleur de son corps fait fondre la glace ; des

LE CŒUR JAPONAIS

poissons approchent pour respirer ; il s'en empare et les porte à sa belle-mère.

Un autre modèle de piété filiale, âgé de soixante-dix ans, a des parents presque centenaires qui s'affligent de leur extrême vieillesse : alors il s'habille en bébé, se traîne sur le sol comme s'il ne pouvait pas encore marcher, balbutie comme s'il ne pouvait pas encore parler : il veut suggérer à ses parents l'illusion bienfaisante qu'ayant un enfant si jeune, ils ne peuvent être très vieux.

Le respect, la reconnaissance survivent à la mort des parents. Un poète du ^{xvii}^e siècle, Kyorai, écrit : « Devant l'autel domestique l'amour ressuscite le visage des parents morts ».

Les grands-parents sont aussi l'objet des plus respectueux égards, des plus délicates attentions. Un poète du ^{ix}^e siècle, Kwoko, a laissé ce charmant petit poème :

PAYOT, 106, BOULEVARD ST-GERMAIN, PARIS

HENRI-ROBERT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES
GRANDS PROCÈS
DE L'HISTOIRE
CINQ SÉRIES



Photo Manuel.

Chaque volume in-16 Jésus orné de nombreuses
illustrations. 15 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD ST-GERMAIN, PARIS

HENRI-ROBERT

de l'Académie Française, Ancien Bâtonnier

LES GRANDS PROCÈS DE L'HISTOIRE

CINQ SÉRIES

PREMIÈRE SÉRIE

Le procès de Marie Stuart. — L'Affaire Cinq-Mars.
— Le procès de Nicolas Fouquet, un profiteur
du grand siècle. — Voltaire, défenseur de Calas.
— Le procès de Camille Desmoulins.

DEUXIÈME SÉRIE

La Marquise de Brinvilliers. — L'affaire du Collier.
— Le procès de Charlotte Corday. — Le procès
de Madame Roland. — L'affaire Lafarge.

TROISIÈME SÉRIE

La Grande Catherine — Marie-Antoinette. — La
Mort du Duc d'Enghien. — La reine Hortense. —
Lachaud.

QUATRIÈME SÉRIE

La Grande Mademoiselle. — Le Grand Condé. —
Le Masque de fer. — Le Roi Murat. — Le Maré-
chal Ney.

CINQUIÈME SÉRIE

Racine et la Duparc. — La Duchesse du Maine. —
Le Régent et le Palais-Royal. — Le Système de
Law. — Cartouche.

Chaque volume in-16 Jésus orné de nombreuses
illustrations. 15 fr.

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

C'est pour toi, grand'mère,
Qu'entré dans les champs printaniers,
J'ai cueilli de jeunes plantes
Pendant que sur mes manches
La neige tombait à flocons.

Ce sont les parents qui choisissent la profession de leurs enfants ; ce sont eux qui les marient. Le mariage, qui assure la continuité de la famille, ne peut être abandonné à la fantaisie des jeunes gens ; il doit être voulu par les parents ou par les grands-parents, qui représentent, en la circonstance, les esprits des morts.

Le Japonais considère comme un devoir essentiel de maintenir la famille par un mariage fécond. Il faut avoir un héritier mâle qui continue à rendre hommage aux ancêtres morts. L'opinion condamne le célibat. La stérilité de la femme autorise le mari à divorcer, ou à prendre chez lui une concu-

bine légale pour en avoir des enfants. Une autre solution plus ordinaire consiste dans l'adoption d'un descendant. Si l'on a une fille, on adopte le gendre auquel on la marie. Le plus souvent la fille entre dans la famille de son mari, y est considérée comme adoptée. Le mariage est donc toujours un cas particulier de l'adoption.

Dans le cadre de devoirs précis qui s'imposent à tous les membres de la famille japonaise trouve place l'amour conjugal : c'est l'union permanente de deux êtres résolus à vivre ensemble toute leur vie. Un beau symbole japonais compare les vieux époux fidèles à deux pins qui ont intimement uni leurs troncs, au point de ne plus former qu'un seul arbre, et de vieillir ensemble.

Dans la préface du recueil de poèmes le *Kokinshû* (x^e siècle), une phrase célèbre

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

parle des pins de Takasago et de Suminoye qui donnent l'impression de vieillir ensemble. Un beau drame lyrique du xv^e siècle, le *nô* de *Takasago*, porte à la scène ce noble symbole.

Un gardien de temple, Tomonari, est parti pour visiter la capitale. Il s'arrête sur la baie de Takasago. Il rencontre un vieillard et une vieille femme ; il ne sait pas que ce vieillard est l'esprit du pin de Suminoye, cette vieille femme, l'esprit du pin de Takasago.

Les deux vieillards balayent les aiguilles tombées au pied d'un pin. Ils causent. Le vieillard dit :

« Qui pourrais-je prendre comme ami ? A part le pin de Takasago, mon vieux camarade, il n'y a plus personne pour parler avec moi des jours passés sur lesquels s'accumulent les neiges blanches de l'oubli.

LE CŒUR JAPONAIS

Je deviens de plus en plus vieux ; je m'accoutume à ne plus entendre que le vent dans le pin, soit que je me lève, soit que j'aie dormi dans mon nid de vieille grue, où toute la nuit la lune verse ses rayons, où le printemps fait descendre son givre ».

Tomonari demande comment il peut se faire que, comme le dit la phrase célèbre, les pins de Takasago et de Suminoye puissent vieillir ensemble, alors que ces deux localités sont dans des provinces différentes.

Le vieillard répond que lui-même est de Suminoye, la vieille femme, de Takasago. La vieille femme ajoute :

Bien que de vastes espaces, des montagnes et
Les séparent, [des rivières
Les voies d'un époux et d'une épouse
Dont les cœurs se répondent
En une mutuelle tendresse
Ne sont point éloignées...

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

Alors le chœur chante une sorte de cantique, que l'on redit souvent dans les fêtes de mariage ; et l'on expose des statuettes ou des images représentant les deux vieillards au pied d'un pin dont ils balayent les aiguilles tombées :

Sur les quatre mers
Calmes sont les vagues ;
Le monde est en paix.
Doux soufflent les vents réguliers,
Sans faire bruire les branches.
Dans un tel moment,
Bénis sont les pins mêmes
De se rencontrer
Pour vieillir ensemble...
L'aube est proche
Et le givre tombe
Sur le bout des branches du pin ;
Mais le vert sombre de ses aiguilles
Ne subit aucun changement.
Matin et soir,
Sous son ombre,
Les aiguilles sont balayées ;

LE CŒUR JAPONAIS

Cependant elles ne manquent jamais.
En vérité,
Ces pins
Ne perdent pas toutes leurs feuilles ;
Leur verdure reste fraîche
Pendant de longs âges,
Comme la vigne rampante de Masaki.
Même parmi les arbres toujours verts,
Emblème d'immutabilité,
Exaltée est leur renommée,
Comme symbole jusqu'à la fin des temps,
La renommée des pins qui vieillissent ensemble.

Un drame lyrique de la même époque, le *nô* de *Kinuta*, exprime admirablement la tendresse conjugale sous l'aspect de la douleur.

Un mari est retenu par une tâche importante, depuis trois ans, loin de sa femme. Celle-ci s'afflige de sa solitude. Vainement elle évoque, pour se consoler, les symboles, classiques en Extrême-Orient, de la fidélité conjugale : les canards-mandarins, le couple

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

de soles. Comme l'héroïne d'une célèbre légende chinoise, elle tâche de s'arracher à la tristesse en battant les vêtements de son mari sur ce rouleau qu'on nomme un *kinuta*. — Des vers magnifiques disent sa peine :

« Sous la couverture aux canards mandarins
Le sentiment de la séparation m'accable de tris-
Et sur l'oreiller au couple de soles [tesse ;
Je trouve cette angoisse : nous sommes séparés par
[les flots.

Si la séparation est pénible pour ces êtres, combien
[est-il plus pénible aux époux,
Alors qu'ils vivent dans le même monde, de ne
[plus avoir que le souvenir !

Pour moi il n'est pas d'oubli, et je pleure ;
La pluie de mes larmes déborde de ma manche,
Et mon cœur ne connaît point d'éclaircie...

.

Si ces trois tristes années n'étaient qu'un rêve !
Mais pour moi la tristesse dure sans changement ;
[je ne m'en éveille jamais.

LE CŒUR JAPONAIS

Seul le souvenir me reste.

Ce qui fut a passé, il n'en subsiste point de traces.

En vérité, s'il se pouvait que le mensonge

N'existât point en ce monde, ah !

Qu'une parole humaine donnerait de bonheur !

Mais hélas ! combien fol est mon espoir !...

Voici que, dans ma tristesse me revient le souvenir de choses anciennes. Il y eut jadis au pays de Morokoshi un homme nommé Sobu ; abandonné de tous il demeurait au pays de Ko. Pendant ce temps sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés en son pays, se tourmentaient à la pensée de ses réveils dans les nuits froides ; alors ils montaient au sommet d'un pavillon ; et ils battaient ses vêtements sur le rouleau de bois (*kinuta*). Sans doute leurs pensées parvenaient au but vers lequel elles tendaient ; car, malgré la distance, Sobu, dans les sommeils de l'exil, entendait le bruit du *kinuta* de son pays.

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

Moi aussi — peut-être adouciraï-je ainsi ma
[peine —

Dans la tristesse de ce soir qui descend,
En battant sur le *kinuta* un vêtement de damas
Je veux essayer de consoler mon cœur.

Allons ! battons le *kinuta* ! [reposer,

Sur cette couche où nous avons coutume de
Sur cette natte étendue pour moi seule, et
[mouillée de pleurs,

Voici l'occasion de dérouler la trame de mes
Nul message [pensées !...

Jamais entre nous ! Oh ! l'automne ! le vent
[d'automne !

Le soir tombant nous pénètre de sa tristesse !...

.

Pour que le vent d'automne qui vient de l'Occi-
[dent

Lui porte en son souffle le bruit du *kinuta*,

Battons ce vêtement à la trame légère.

Prends bien garde,

Pin qui te dresses près de son toit en son pays :

Dans tes rameaux nombreux

N'arrête pas le bruit de l'ouragan.

Joignant ta voix aux sons de ce *kinuta*,

LE CŒUR JAPONAIS

Souffle là-bas vers mon seigneur, ô vent !
Mais, ô vent des pins, ne souffle pas avec trop de
Et si mon cœur [violence,
Parti là-bas se révèle à lui,
N'interromps pas son rêve !

.
Fragile est le lien qui nous unit. Ah ! quelle
[peine !

Mais longue soit la vie de mon seigneur ! Durant
[cette longue nuit,
Sous la lumière de la lune, puisque je ne saurais
Allons, allons, battons ce vêtement ! [dormir,

.
Durant ces longues, longues nuits,
Que mille voix, que dix mille voix
Lui fassent connaître ma peine !
L'éclat de la lune, l'aspect de la nature agitée par
Jusqu'au givre déposé dans l'ombre, [le vent,
Et, à travers l'effroi de cette heure,
Le son du *kinuta*, le grondement du vent dans la
[nuit,

La voix de ma douleur, les cris des insectes :
A ces bruits se mêle la rosée de mes larmes qui
Horo horo hara-hara-hara. » [tombent

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

Cependant, au ^{xvii}^e siècle, les idées chinoises sur l'infériorité de la femme se répandent au Japon avec la morale confucéenne. Le devoir de l'épouse est défini avec une telle précision, imposé avec une telle sévérité, que l'amour conjugal y perd de sa spontanéité et de sa profondeur.

On peut emprunter à un moraliste japonais des ^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles, Kaibara Ekiken, l'exposé le plus net des idées que le Confucianisme introduisit dans la société japonaise et qu'il y fit prévaloir jusqu'à nos jours :

« La jeune fille, lorsqu'elle a l'âge de se marier, entre dans la maison d'un autre, et doit servir son beau-père et sa belle-mère. Aussi, plus encore qu'un garçon, elle doit retenir les leçons données par ses parents. Si ceux-ci, par excès de tendresse, lui tolèrent ses caprices, elle gardera sa volonté

LE CŒUR JAPONAIS

propre, une fois entrée dans la maison de son époux, et elle ne saura lui plaire ; elle ne pourra supporter les justes observations de son beau-père. Elle se fâchera contre lui, dira du mal de lui. Les rapports entre eux deviendront de plus en plus mauvais. Elle sera chassée et déshonorée...

Chez une femme, les qualités du cœur sont supérieures à la beauté. Si la femme n'a pas bon cœur, elle est agitée, effrayante ; elle se met en colère, prononce des mots grossiers ; elle bavarde ; elle prend la parole la première ; elle adresse des reproches aux autres, les envie, médit d'eux ; elle se vante elle-même ; elle est la risée des autres et se croit supérieure à eux. Tout cela est contraire au devoir de la femme. Il convient qu'une femme soit aimable, obéissante, droite, sensible et calme...

Les filles, dès l'enfance, doivent vivre

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

séparées des hommes. Jamais on ne doit leur laisser voir ou entendre certaines plaisanteries. Hommes et femmes ne doivent pas s'asseoir sur la même natte, ranger les vêtements à la même place, se baigner au même endroit. Si une femme sort la nuit, elle doit s'éclairer d'une lumière. Non seulement vis-à-vis des étrangers, mais même de son époux et de ses frères, elle doit éviter une grande familiarité.

N'est-il pas pitoyable de voir, de nos jours, se perdre ces beaux préceptes de morale ? On fait des sottises, on souille son nom, on attire des reproches à ses parents, à ses frères, on gâche toute sa vie...

La femme doit rendre son cœur froid comme le roc ou le métal, et même au péril de sa vie observer la droiture.

Une femme doit adopter pour maison la maison de son époux. C'est pourquoi en

LE CŒUR JAPONAIS

Chine on ne dit pas *aller* mais *revenir* chez son époux ; cela signifie qu'elle rentre dans sa propre maison...

Il y a pour les femmes sept causes de divorce : 1^o la désobéissance envers les beaux-parents ; 2^o la stérilité (on prend une femme pour avoir des fils et des petits-fils ; toutefois, si une femme a le cœur droit, a une bonne conduite et n'est point jalouse, on peut ne pas la renvoyer ; on adopte un enfant de la famille, ou on prend l'enfant d'une concubine) ; 3^o la débauche ; 4^o la jalousie ; 5^o une maladie honteuse telle que la lèpre ; 6^o le bavardage (car si la femme bavarde à tort et à travers, les relations familiales deviendront mauvaises et le désordre entrera dans la maison) ; 7^o le vol...

La femme, tant qu'elle vit chez ses parents, leur doit la piété filiale ; mais une fois entrée chez son époux, elle doit honorer,

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

plus que son père et sa mère, son beau-père et sa belle-mère, les aimer, les respecter, brûler pour eux de piété filiale. La femme ne doit jamais manquer d'aller saluer, matin et soir, ses beaux-parents. Elle doit les servir sans négligence. Si elle reçoit d'eux un ordre, elle doit l'exécuter respectueusement, sans jamais s'y refuser. Elle doit consulter fréquemment ses beaux-parents ; elle doit écouter leurs conseils. Même si son beau-père et sa belle-mère la haïssent, la calomnient, qu'elle garde sa douceur et son affection ! Si elle les sert avec docilité, si elle leur témoigne sa déférence et sa piété filiale, les relations deviendront meilleures.

La femme n'a pas de seigneur féodal. Elle doit regarder son époux comme son seigneur, le servir, le respecter, le vénérer. Elle ne doit jamais le mépriser ni le traiter avec dédain. Le grand devoir de la femme

LE CŒUR JAPONAIS

c'est l'obéissance. En présence de son époux, sa physionomie et son langage doivent être pleins de déférence, de modestie et de douceur. Se montrer de mauvaise humeur, désobéissante, orgueilleuse, dédaigneuse, ce ne serait pas bien. Tel doit être le principal souci de la femme. Quand le mari donne ses ordres, elle ne doit jamais désobéir. Dans les cas douteux, elle doit le consulter et se soumettre à ses décisions. Si son époux l'interroge, elle doit répondre exactement à la question ; une réponse négligente serait impolie. Si son époux se met en colère, elle doit obéir avec crainte, sans se fâcher, sans s'opposer à lui. Elle doit considérer son mari comme le Ciel même ; elle doit, en lui obéissant, chercher à éviter les châtimens célestes.....

La jeune femme doit aimer et respecter les frères et sœurs de son époux. Si elle est

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

aimée par eux, elle touchera le cœur de ses beaux-parents, tandis que si ses beaux-frères et belles-sœurs ne l'aiment pas, disent du mal d'elle, ses beaux-parents l'éloigneront de leur cœur.

Qu'elle respecte surtout la femme du frère aîné de son mari — et ce frère aîné lui-même tout particulièrement ! Qu'elle les entoure de la même affection que son propre frère et sa propre sœur !

Que la femme ne soit point jalouse ! Si son mari est léger, elle doit lui faire des remontrances, mais sans s'irriter, sans se plaindre. Une jalousie violente rendrait sa physionomie et son langage désagréables et repoussants ; l'époux en serait dégoûté, et il abandonnerait sa femme... Si votre mari est débauché, soyez aimable ; doucement, faites-lui des reproches. S'il se met en colère, attendez que son cœur soit adouci.

LE CŒUR JAPONAIS

Ne soyez pas bavarde et ne dites jamais du mal d'autrui. Ne répétez pas les médisances.

Rien ne trouble autant le calme de la maison que les médisances redites méchamment.

Toujours soyez sur vos gardes, Surveillez votre propre conduite. Ne vous attardez pas au lit le matin, ne restez pas inactive dans la journée. N'allez pas souvent aux endroits fréquentés par la foule, les théâtres, les temples.

Ne blasphémez pas ; ne vous laissez pas séduire par la sorcellerie.

En tout, soyez économe ; gardez bien la maison de votre mari,

Si la conduite de la femme est mauvaise la maison est brisée.

N'approchez pas des jeunes gens ; ne leur envoyez jamais de lettre.

Il est bon d'avoir le corps et les vêtements nets et propres. Mais évitez les orne-

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

ments voyants, les costumes trop ornés.

Ne négligez pas les parents de votre époux pour vos propres parents. Ne faites secrètement de cadeaux à personne.

Même si vous avez de nombreux serveurs surveillez toute chose.

Une bonne épouse doit coudre les vêtements de ses beaux-parents, préparer la nourriture, soigner les vêtements de son époux, balayer les nattes, s'occuper des enfants.

L'emploi des servantes est chose délicate. Ces frivoles créatures ont souvent mauvais cœur, elles sont volontiers médisantes, bavardes. Si vous écoutez leurs bavardages, le calme de votre maison est troublé.

Si vous ne cessez de gronder vos servantes, jamais votre demeure ne sera paisible. Reprenez-les avec douceur, efforcez-vous de les améliorer.

LE CŒUR JAPONAIS

Mais, au fond de votre cœur, ayez pitié d'elles. Dirigez-les pour qu'elles ne se laissent pas aller à la paresse — et vous-même craignez d'être ou avare ou trop généreuse.

Les plus graves maladies dont le cœur de la femme est atteint sont : l'indocilité orgueilleuse, la mauvaise humeur, le goût de la médisance, la jalousie, la sottise. Ces cinq maladies existent chez sept ou huit femmes sur dix ; c'est la raison pour laquelle la femme est inférieure à l'homme. Une femme doit essayer de s'en guérir en se surveillant elle-même. Ces cinq maladies proviennent surtout de ce que la femme manque d'intelligence. Elle est un être passif ; un être ténébreux ; une ombre. Auprès de l'homme elle est une sotte ; elle ne comprend pas ce qui devrait lui crever les yeux ; elle ne comprend pas ce qui peut attirer le blâme ; elle ne comprend pas ce qui

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

peut porter malheur à son mari ou à ses enfants. Si elle élève ses enfants avec trop d'affection, elle les éduque mal. Puisqu'elle est si stupide, elle doit, en toutes choses, être modeste et obéissante envers son mari. Selon la coutume des anciens temps, quand naissait une fille, on la laissait couchée sur le plancher pendant trois jours. C'est que l'homme est le Ciel, la femme, la Terre ».

Il y a une trentaine d'années les conceptions de Kaibara Ekiken étaient encore presque unanimement acceptées. Un groupe de lettrés japonais déclarait en une sorte de manifeste :

« La subordination des femmes aux hommes est une coutume extrêmement sage. Penser le contraire, c'est accueillir un préjugé européen. Que l'homme ait le pas sur la femme, c'est la grande loi du Ciel et

LE CŒUR JAPONAIS

de la terre. Méconnaître cette loi et parler de la changer sous prétexte qu'elle est barbare, c'est une absurdité. »

Plus noblement, un philosophe de la fin du XIX^e siècle, Okakura Kakuzo, tente de justifier l'idée de la subordination féminine. Il écrit dans son livre *Le Réveil du Japon* :

« La femme japonaise aime à servir son mari, car servir est la plus noble expression de l'attachement, et l'amour éprouve plus de joie à donner qu'à recevoir. Dans l'harmonie de la société orientale, l'homme se consacre à l'Etat, l'enfant aux parents, l'épouse au mari ».

De telles déclarations n'ont pas empêché de se répandre, au Japon comme en Europe, la thèse que la femme est l'égale de l'homme et qu'elle doit être traitée en égale dans la famille et dans la société.

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

Le féminisme transforme déjà, transformera de plus en plus la condition des Japonaises. Une femme de lettres contemporaine, M^{me} Yosano, proclame la nécessité d'organiser, de façon nouvelle, la famille :

« La vie de famille est aujourd'hui mesquine, triste, insignifiante ; elle doit être embellie, égayée, élargie, orientée vers un idéal d'amour et de perfectionnement mutuel ».

Elle appelle les femmes à la liberté :

« La tyrannie de l'homme est causée par votre propre lâcheté : ne vous reposez plus sur l'homme, agissez par vous-mêmes, et vous serez libres...

« Tirez chaque jour de votre moi obscur quelque chose que la veille vous n'avez pu dégager ».

Mais M^{me} Yosano, parmi les moyens d'enrichir la personnalité de la femme,

LE CŒUR JAPONAIS

n'oublie point la sublime fonction créatrice, la maternité. Comme les moralistes japonais d'autrefois, elle déclare :

« Avoir des enfants est le premier devoir des époux ».

L'amour des enfants est, à toutes les époques, un trait caractéristique du cœur japonais.

Certains pensent que cette affection est, pour la plupart des hommes, l'introduction nécessaire à la vie sentimentale. Un moraliste bouddhiste du xiv^e siècle, Kenkô, dans une sorte de journal intitulé *Variétés sur des moments d'ennui* (*Tsuredzure Gusa*), écrit à ce propos :

« Des gens chez lesquels nous ne nous attendons pas à trouver beaucoup d'esprit peuvent parfois dire une parole sensée. Un rustre d'esprit farouche rencontra un de ses

LES SENTIMENTS FAMILIAUX

amis et lui demanda s'il avait des enfants :
« Pas un », répondit l'autre. — « Alors vous ne pouvez comprendre le *ab* ! des choses ; vous devez agir avec un cœur dépourvu de sympathie. » Parole effrayante. C'est par les enfants que les hommes arrivent à sentir le *ab* ! de toutes choses. Sans passer par le chemin de l'amour paternel, comment la sympathie pénétrerait-elle dans le cœur des hommes ? Ceux qui n'avaient pas auparavant le sentiment de l'amour filial, en arrivent, lorsqu'ils ont des enfants eux-mêmes, à penser comme leurs parents et à comprendre leur cœur ».

Comprendre le ab ! des choses est une phrase courante de la littérature classique japonaise ; elle signifie : avoir une nature impressionnable, le *cœur sensible* des hommes de notre XVIII^e siècle. Kenkô veut dire que, pour le commun des hommes, la paternité

LE CŒUR JAPONAIS

seule peut éveiller la sensibilité, rendre l'homme accessible à toutes les émotions suggérées par la nature.

Au XVIII^e siècle, la poétesse Chiyo compose, à la mort de son enfant, ce petit poème d'une mélancolie discrète :

Mon petit pêcheur de libellules
Parti aujourd'hui ;
Mais où ?

Le Japon a été appelé « le paradis des enfants » : tant les enfants y sont habituellement choyés par tous. Seuls les jeunes ouvriers, les petites ouvrières, si mal traitées dans les bagnes industriels du Japon moderne, font une triste exception à cette aimable formule.

LE PATRIOTISME

Dans le cœur japonais, la piété filiale s'élargit en patriotisme.

L'antique religion, le Shintoïsme, a persuadé les Japonais que leurs îles sont d'origine divine. Deux livres sacrés du VIII^e siècle, le *Kojiki*, rédigé en japonais, et le *Nihongi*, rédigé en chinois, nous font connaître la légende shinto sur l'apparition des îles japonaises.

Deux Divinités sont chargées par les autres Dieux de créer le monde : Izanagi (« le mâle invitant ») et Izanami (« la

LE CŒUR JAPONAIS

femelle invitante »). En observant une bergeronnette, ces êtres divins apprennent sur l'amour des secrets qu'ignorait leur âme pure. Debouts sur un pont jeté en plein ciel, ils battent la mer avec une lance enrichie de pierres précieuses ; la mer se solidifie : ainsi apparaît la première des îles japonaises, Onogoro. — Les deux Dieux y descendent.

Izanami invite son frère à l'amour : « Oh ! le beau, l'aimable jeune homme ! » Les deux Divinités s'aiment et s'unissent. Mais leur union n'aboutit qu'à produire des êtres inférieurs, un avorton, l'enfant-sangsue, qu'ils abandonnent (comme fut abandonné Moïse) dans un bateau de roseaux, puis une île d'écume, qu'ils ne veulent pas reconnaître.

Ils vont demander aux autres Dieux pourquoi leurs enfants « ne sont pas bons ». Les Dieux, pratiquant la grande divination,

LE PATRIOTISME

découvrent que « ces enfants n'étaient pas bons parce que la femme a parlé la première ». Alors Izanagi et Izanami redescendent dans l'île. Izanagi s'écrie : « Oh ! la belle, l'aimable jeune femme ! » Izanami répond : « Oh ! le beau, l'aimable jeune homme ! » Alors, de leurs amours fraternelles et divines naissent l'île d'Awaji et les autres îles japonaises, puis les Dieux de la nature.

Les livres sacrés content ensuite la mort d'Izanami et la descente aux enfers d'Izanagi qui (tel Orphée) va y chercher sa sœur-amante. N'ayant pas respecté sa promesse de ne pas chercher à contempler celle qu'il aime, Izanagi est chassé des enfers. Après cette horrible aventure, il se purifie dans un fleuve. L'eau dont il se lave le nez donne naissance à une nouvelle Divinité, « l'auguste mâle impétueux », Susanowo no

LE CŒUR JAPONAIS

mikoto, le Dieu de la Tempête. Des gouttes qui lavent ses paupières naissent deux autres Divinités : de l'œil droit, Tsuki no kami, le Dieu de la Lune ; de l'œil gauche, Amaterasu, la Déesse du Soleil.

Expulsé du ciel pour avoir mécontenté Amaterasu, Susanowo descend sur la terre, au pays d'Izumo. Il y tue, (comme Persée délivrant Andromède), un monstre, le dragon à huit têtes, qui venait chaque année dévorer une jeune fille ; dans le corps du monstre il trouve « le grand sabre dompteur des herbes ».

La Déesse du Soleil décide de confier les îles à l'un de ses descendants qui reçoit les trois trésors divins, insignes du pouvoir : le miroir, le collier de bijoux, le sabre dompteur des herbes...

Légendes pittoresques et absurdes. L'un des commentateurs du Shintoïsme au

LE PATRIOTISME

xviii^e siècle a tiré de cette absurdité même un argument en faveur de ces récits : « Qui aurait, écrit Motoori, inventé une histoire aussi ridicule, aussi incroyable, si ce n'était pas vrai ? » C'est le *Credo quia absurdum* japonais....

En tout cas, d'après le Shintoïsme, les îles japonaises sont d'origine divine ; la race japonaise est une race privilégiée. Le souverain, le mikado, descend de la Déesse du Soleil : il est le roi et le grand-prêtre, l'incarnation du divin.

L'amour du Japon s'exprime à tous les moments de l'histoire, dans la littérature japonaise.

Au viii^e siècle Hitomaro écrit :

Au Japon l'homme n'a pas besoin de prière ;
Car le sol même
Y est divin...

LE CŒUR JAPONAIS

Au xiv^e siècle, un homme d'Etat historien, Kitabatake Chikafusa, dans son livre *Jinnô Skôtôki* (*Histoire de la succession légitime des divins empereurs*), analyse ainsi les raisons qu'a le Japonais d'être attaché à son pays :

« Le grand Japon est le Pays des Dieux. Il n'y a que notre pays dont les fondations soient l'œuvre de l'Ancêtre Céleste. Seul il a été transmis par la Déesse du Soleil à la longue lignée de ses descendants. Il n'y a rien de semblable dans les contrées étrangères. C'est pourquoi on appelle le Japon le Pays des Dieux.

C'est notre pays seul qui, depuis le temps où le soleil et la terre furent pour la première fois déployés, jusqu'à notre époque, a conservé sur le trône la succession intacte dans une unique famille...

C'est le devoir de tout homme né sur le sol impérial d'offrir à son souverain une

LE PATRIOTISME

loyauté dévouée jusqu'au sacrifice même de la vie. Que nul ne suppose un instant qu'il lui soit dû pour cela le moindre honneur ! »

Un élément caractéristique du patriotisme japonais, c'est l'amour pour la beauté du pays. Les Japonais sont heureux et fiers de vivre sur une terre dont ils goûtent profondément le charme. Certains drames lyriques du xv^e siècle exaltent ce sentiment ; par exemple, l'un des plus beaux *nô*s, *Hagoromo* (*Le vêtement de plumes*).

La scène est sur le promontoire de Mio, d'où l'on aperçoit cette noble montagne, le Fuji. Un pêcheur a trouvé le manteau de plumes qui sert d'ailes à une fée : la fée, descendue sur la terre, avait accroché à un pin du rivage ce manteau dont elle n'avait plus besoin, puis était allée se promener. Revenant, elle ne trouve plus ses ailes ; elle

LE CŒUR JAPONAIS

supplie le pêcheur de lui rendre le manteau, sans lequel elle ne pourrait remonter au céleste séjour. Le pêcheur se fait prier ; puis il cède, à condition que la fée exécute devant lui la danse des filles du Ciel. La fée danse ; pendant ce temps, le chœur décrit le paysage. Ce chant, d'un éloquent lyrisme, exprime admirablement l'enthousiasme que les Japonais éprouvent pour la beauté de leur pays :

« On parle des joies du Ciel. Le Ciel ne connaît pas la beauté de ces rives. Soufflez, soufflez, ô vents ! que les nuages accumulés ferment à l'Immortelle la route de l'empyrée !

Elle ne veut pas y remonter encore, retenue par le charme de ces lieux.

Maintenant, la lune, dans un ciel sans nuages, envoie sa douce lumière sur la plage de Kiyomi. Maintenant, le lever du jour

LE PATRIOTISME

montre ses reflets joyeux sur le blanc Fuji, sur l'ombre du Fuji dans la mer.

Mais Mio, où le ciel et la terre se confondent, Mio, où les Dieux ont vécu et donné le jour à nos rois, Mio, tu me parais plus beau encore, quand le printemps souffle dans tes forêts...

Qu'entendons-nous ? L'orage, la tempête ? Pêcheurs, rentrez en toute hâte ! Non, non, soyez sans crainte, je me trompais.

C'est le printemps, la brise matinale dans les feuilles... Ce sont des chants plus doux encore : sur cette plage, la voix de la fée qui danse ; aux cieux, les chœurs des anges, leurs lyres, leurs flûtes, leurs cymbales.

Le ciel s'empourpre ; d'île en île repoussées, les vagues d'azur viennent laver la côte vêtue de sapins.

LE CŒUR JAPONAIS

La montagne a bien son orage, mais c'est un orage de fleurs.

Le Fuji, à la forme magique, s'élève, éclatant de lumière, ravissement sublime des yeux...

Danse, danse, ô fille du Ciel ; rien sur terre n'égalerà jamais ta danse divine... »

Au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, les commentateurs du Shintoïsme se plaisent à reprendre le thème que le Japon est d'origine divine, et le souverain, le représentant des Dieux.

Motoori écrit :

« La Déesse du Soleil, en remettant à son petit-fils les trois joyaux sacrés, l'a proclamé souverain à perpétuité du Japon. Aussi longtemps que les cieux et la terre subsisteront, ses descendants continueront à gouverner les îles japonaises ».

LE PATRIOTISME

Hirata écrit :

« Notre pays, seul né des Dieux, seule patrie de la Déesse du Soleil, seul gouverné par ses descendants, notre pays sera toujours supérieur aux autres pays, leur guide et leur chef : les Japonais sont loyaux et droits, dédaigneux des vains systèmes et des erreurs où se plaisent les autres peuples. »

A la même époque, on demande à un lettré éminent connu par sa révérence pour les sages de l'Inde et de la Chine : « Que feriez-vous, avec l'amour excessif que vous éprouvez pour ces grands maîtres, si une armée envahissait le Japon, avec le Bouddha pour généralissime et Confucius pour lieutenant ? » Il répondit sans hésiter : « Je couperais la tête de Çakya Mouni et je tremperais la chair de Confucius dans la sau-

LE CŒUR JAPONAIS

mure. » (L'anecdote est citée dans *Les Idéaux de l'Orient*, d'Okakura Kakuzo ¹).

Même après la Révolution qui a modernisé le Japon, des sentiments analogues continuent à être exprimés.

Dans un *Commentaire sur la Constitution*, le marquis Itô écrit :

« Le trône sacré fut établi au temps où le Ciel se sépara de la terre. L'Empereur est le fils du Ciel ; il est divin, il est sacré. Tous doivent l'honorer, il est inviolable. La splendeur du trône sacré s'est continuée par une lignée ininterrompue de souverains ; le Japon n'a jamais eu qu'une seule dynastie inviolable comme celle du Ciel et de la terre ; jusqu'à la fin, l'empire du Japon restera identifié avec la famille impériale. »

Le penseur japonais de la fin du xix^e siè-

1. Traduction française, Payot, Paris.

LE PATRIOTISME

cle Okakura Kakuzo, dans son livre *le Réveil du Japon*, exalte les héros qui, dans le passé, se sont dévoués jusqu'à la mort au mikado ; par exemple, un guerrier du xiv^e siècle, Masashige qui, avec son frère, combattit pour l'empereur Godaigo, dont tous deux savaient la cause perdue. « Quel est ton dernier souhait ? » dit-il à son frère, blessé mortellement comme lui. En souriant, il écouta la réponse : « Je souhaite de renaître afin de frapper encore un coup pour le mikado ». Il ajouta : « Bien que le Bouddhisme nous enseigne que de tels souhaits sont coupables et conduisent à l'Enfer des Asuras, je souhaite cependant de renaître non pas une fois, mais sept fois pour la même fin. » Alors chacun d'eux tomba par l'épée de l'autre. — Le fils de Masashige, Masatsura, refusa la plus belle femme de la cour qui lui était profondément attachée,

LE CŒUR JAPONAIS

quand le mikado la lui offrit, en récompense de son loyalisme héréditaire, déclarant que sa vie devait servir à la mort et non à l'amour. »

Un contemporain, le baron Suyematsu, remarque, à son tour, que « dans l'esprit du Japonais, loyal sujet et bon citoyen, l'Empereur, la dynastie impériale, l'Etat, le pays et la nation sont une seule et même chose, et le dévouement à l'une de ces causes s'étend aux autres. D'après la conception qu'en ont les Japonais, le patriotisme comprend donc l'amour de l'Empereur, et le vrai loyalisme comprend l'amour du pays, si bien que le patriotisme et le loyalisme peuvent être considérés comme ayant pour nous un sens presque identique. »

Le baron Suyematsu justifie ainsi l'attachement passionné du Japonais à son pays et à son souverain :

LE PATRIOTISME

« En premier lieu, la dynastie impériale n'a jamais changé, elle revendique avec raison une origine qui remonte à la plus haute antiquité, de sorte qu'aucune prédilection dynastique ne provoquant de différences d'opinion parmi le peuple, l'esprit public ne peut jamais en être troublé. En second lieu, aussi loin que nous remontons dans notre histoire, — et il s'agit d'un laps de temps considérable —, le pays a toujours été homogène et uni, à part quelques désordres périodiques de peu d'importance et des divisions intestines qui sont le sort commun de toutes les nations, et aucune autre race ne s'est jamais mêlée à la nôtre. Troisièmement, le peuple japonais ne s'est jamais éloigné au delà des confins de l'empire, et la terre d'empire est le cimetière de tous nos ancêtres depuis un temps immémorial. En quatrième lieu, le Japon n'a jamais subi

LE CŒUR JAPONAIS

aucune conquête étrangère. Une attaque violente fut dirigée au XIII^e siècle contre le Japon par les Mongols, devant qui l'univers trembla et par qui il fut en grande partie soumis ; ce fut le seul cas d'invasion étrangère qui vaille la peine d'être cité ; mais cette invasion, nous la repoussâmes efficacement.

Ces circonstances font que, du premier au dernier, les Japonais éprouvent un orgueil sans limites à l'égard de leur pays, bien qu'ils ne se vantent point...

Il y a quelque temps, — ajoute le baron Suyematsu, — j'ai découvert par hasard la traduction anglaise d'un chant de guerre intitulé *Le moment est venu* que feu le capitaine de frégate Takeo Hirose, notre héros naval de Port-Arthur, improvisa au moment d'aller à sa destinée. La première partie donne une idée très juste, dans une forme

LE PATRIOTISME

concrète, de la conception japonaise du loyalisme et du patriotisme ; c'est pourquoi j'en transcris ici la première strophe :

Sans bornes comme le dôme du ciel
Est notre dette envers notre Empereur ;
Sans fond comme la mer
Est notre dette envers notre pays.

Le chant national japonais, le *Kimigayo*, exprime le loyalisme du peuple, son attachement à la dynastie impériale :

Que la dynastie
Dure mille ans, huit mille ans,
Jusqu'au temps où les grains de sable
Enfin devenus rochers,
Seront de mousse couverts.

A la fin du XIX^e siècle, au début du XX^e siècle, le patriotisme est toujours l'une des inclinations les plus puissantes du cœur

LE CŒUR JAPONAIS

japonais. C'est par patriotisme que les Japonais se sont imposé la tâche de moderniser leur pays afin de le rendre fort. Tous ceux qui ont assisté aux dernières guerres japonaises ont célébré l'héroïsme des officiers et des soldats sacrifiant sans regret leur vie au Grand Japon et au mikado.

Dans le cœur des Japonais actuels continuent à vivre la croyance shinto en la divinité de la race japonaise et l'idéal confucéen du dévouement poussé jusqu'à la mort.

Le Bouddhisme même, bien qu'étant essentiellement une religion internationale, ajoute au patriotique respect du souverain une nuance particulière (selon Okakura Kakuzo) : « la vénération que les Indiens témoignent au *Protecteur de la loi* ».

Mais, pour expliquer le patriotisme des Japonais, il faut, aux raisons religieuses et historiques, joindre (on l'a déjà vu) une

LE PATRIOTISME

autre considération : leur amour pour la beauté de leur pays. Il convient d'analyser de près cette tendance caractéristique du cœur japonais, l'amour de la nature.

L'AMOUR DE LA NATURE

L'amour de la nature est l'une des tendances essentielles du cœur japonais, l'un des sentiments qui rendent la vie douce à cette race heureuse.

Les Japonais admirent passionnément leur pays qu'ils proclament le plus beau du monde et comparent à un grand jardin dessiné par les Dieux.

La nature japonaise est délicieuse, les Japonais la contemplent avec tendresse.

Leur peinture et leur gravure suffiraient à montrer avec quelle sensibilité vibrante ils

L'AMOUR DE LA NATURE

savent goûter le charme des paysages, l'originalité des choses et des êtres.

Les peintres et les graveurs japonais excellent à reproduire la nature dans leurs œuvres à la fois puissantes et fines : ils réussissent merveilleusement à exprimer en traits synthétiques les aspects les plus dissymétriques et les plus mouvants des êtres et des choses qui composent le monde extérieur.

Et cet art, riche en images exactes et vives de la réalité, est, en même temps, l'un des plus idéalistes qu'il y ait jamais eu. La peinture et la gravure, comme les autres arts, sont nées du Bouddhisme et ont évolué avec cette noble religion. C'est le Bouddhisme qui a donné aux plus belles créations de l'art japonais leur profondeur mystérieuse, leur grâce exquise ; c'est lui qui a mis en elles une âme de tendresse humaine et de divine douceur.

LE CŒUR JAPONAIS

Même indépendamment des arts plastiques, la littérature suffirait à prouver l'amour qu'ont les Japonais pour la beauté de la nature.

Au XII^e-XIII^e siècles, le moraliste Chômei décrit ses impressions d'ermite dans son livre *Hôjôki* (*Notes sur une butte de dix pieds carrés*). Il remarque ingénieusement qu'un beau paysage est une propriété collective dont tous peuvent tirer quelque joie :

« Un beau point de vue n'est pas une propriété privée ; il n'y a rien qui m'empêche d'en jouir ».

Aux XVII^e XVIII^e siècles, le philosophe Kaibara Ekiken, dans son *Raru-Kun* (*Traité sur la philosophie du plaisir*), célèbre avec enthousiasme les joies que donne l'amour de la nature :

« Si nous ouvrons nos cœurs à la beauté du ciel, de la terre et des dix mille choses

L'AMOUR DE LA NATURE

créées, nous en retirerons une joie infinie, un plaisir dont nous jouirons sans cesse, nuit et jour, de façon parfaite. L'homme qui trouve son délice en cette contemplation devient possesseur des montagnes et des cours d'eau, de la lune et des fleurs ; il n'a pas besoin pour en jouir de flatter les autres ; il n'a pas besoin de dépenser la moindre monnaie pour ces choses qui ne s'achètent pas avec un trésor ; il peut en user au contentement de son cœur, sans les épuiser jamais ; et bien qu'il en jouisse comme si elles lui appartenaient, il ne se les voit disputer par aucun autre. C'est que la beauté des montagnes et des rivières, de la lune et des fleurs, n'a jamais été la propriété de personne.

Celui qui connaît les sources inépuisables de délices que contient l'univers et qui y trouve sa joie n'envie pas les jouissances

LE CŒUR JAPONAIS

somptueuses des riches et des grands, car ses plaisirs dépassent ceux de la richesse et des honneurs. Celui qui les ignore ne peut jouir des choses délectables qui sont chaque jour devant ses yeux en si grande abondance...

Les plaisirs vulgaires aboutissent vite à la souffrance. Par exemple, manger et boire à satiété des choses délicieuses, c'est un plaisir d'abord, mais bientôt après, que de malaises et de tourments ! Les plaisirs vulgaires troublent le cœur, dépriment le corps, avilissent l'homme. Les plaisirs du sage nourrissent son cœur sans l'égarer.

Les plaisirs que nous tirons de l'amour des fleurs ou de la lune, de la contemplation des collines et des cours d'eau, de notre chant qu'accompagne le vent, ou de notre vue qui suit avec envie l'envolée des oiseaux, ces plaisirs sont doux. Ils peuvent être, tout

L'AMOUR DE LA NATURE

le long du jour, nos délices, et ne nous causent aucun mal.

Ils sont aisés à obtenir même pour le pauvre et le nécessiteux ; ils n'ont pas de conséquences mauvaises.

Les riches et les grands, enfoncés dans le luxe et la dissipation, ne connaissent pas ces joies. Mais les humbles peuvent se les procurer tout à loisir... »

Les Japonais aiment à voir se succéder les aspects divers des saisons.

Déjà, au x^e siècle, la femme écrivain le plus illustre du Japon, Sei Shônagon, dans son célèbre *Makura no sôshi* (*Esquisses de l'oreiller*), écrit :

« Au printemps, j'aime à observer l'aube, blanchissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'une teinte rosée couronne la cime de la montagne, tandis que de grêles bandes

LE CŒUR JAPONAIS

de nuages pourpres s'étendent au-dessus.

En été, j'aime la nuit, bien entendu quand la lune brille ; mais j'aime aussi la nuit obscure, quand les lucioles s'entrecroisent dans leur vol, ou même quand la pluie tombe.

En automne, c'est la beauté du soir qui m'émeut le plus. Je suis du regard les corbeaux qui cherchent, par deux, trois et quatre, un endroit où se percher ; le soleil couchant projette ses brillants rayons et s'approche de la crête des montagnes. C'est encore plus charmant de voir passer les oies sauvages en longues lignes, qui, dans la distance, paraissent toutes petites. Puis, quand le soleil a complètement disparu, le bourdonnement des insectes, les soupirs du vent, sont d'une mélancolie délicieuse.

En hiver, infiniment belle est la neige ! J'aime aussi l'éblouissante blancheur du

L'AMOUR DE LA NATURE

givre, et même, parfois, le froid intense ; qu'il est bon, alors, d'aller vite chercher de la braise et d'allumer les feux ! Mais, à la douce chaleur de midi, ne laissons pas le feu du foyer devenir un tas de cendres blanches ! »

Au xiv^e siècle, le moine Kenkô, dans son *Tsure-Dzure-Gusa* (*Variétés sur des moments d'ennui*), compare aussi les joies esthétiques que nous apportent les saisons :

« Les changements, en toute chose, nous intéressent. Pour la mélancolie, c'est l'automne qui l'inspire ; tout le monde le reconnaît. Mais ce qui réjouit, gonfle de joie le cœur, c'est le printemps. Les chants d'oiseaux s'harmonisent bien avec cette saison, tandis que, grâce au soleil plus chaud, les herbes commencent à pousser. A mesure que le printemps avance, les brumes se dispersent, les fleurs peu à peu s'épanouis-

LE CŒUR JAPONAIS

sent. La fleur d'oranger a pour elle sa renommée ; mais le parfum des fleurs de prunier rappelle les choses anciennes et il éveille nos regrets.

Les tristes paysages de l'hiver ne sont pas inférieurs à ceux de l'automne. Aux herbes qui entourent l'étang, les feuilles rougies s'arrêtent, la gelée blanche apparaît le matin ; de l'étang une brume s'élève : c'est délicieux. »

La poésie japonaise glorifie tour à tour certains aspects des diverses saisons. Voici, dans le *Kokinshû*, au ix^e siècle, deux poèmes, l'un sur le printemps, l'autre sur l'automne :

Un beau jour de printemps,
Ni gelée ni vent,
Pas même un nuage.
Et toi, pauvre fleur,
Tu te fanes et tu meurs...

L'AMOUR DE LA NATURE

Au fond des montagnes
Foulant les feuilles rougies
Brame le cerf.
Quand j'entends sa voix,
Que l'automne est triste !

Un drame lyrique du xv^e siècle, le *nô Tamura*, célèbre le printemps en ce beau passage :

En vérité, en vérité, voici l'heure précieuse.
Ecartons toute autre pensée. Cet instant du prin-
En vérité, il faut en jouir jalousement. [temps,
Oui, il faut en jouir jalousement.

Un seul instant d'un soir de printemps vaut mille
[pièces d'or.
Des fleurs le parfum est pur ; la lune répand sa
[clarté.
En vérité, pour mille pièces d'or, je ne l'échange-
Cette heure, ce moment présent ! [rais pas,

Ah ! qu'il est admirable
Le spectacle qu'offrent les fleurs du Maître du sol !

LE CŒUR JAPONAIS

Entre les branches des cerisiers filtre la lumière de
[la lune,
Telle une chute de neige. La brise de la nuit
Emporte les fleurs ; avec elles
Mon cœur aussi se brise et s'effeuille...

Dans l'ombre verte des jeunes saules
Le vent doucement fait entendre son murmure.
De la cascade les fils blancs
S'étirent sans fin. Plus on les regarde,
Plus ce spectacle paraît admirable, plus il ravit...

Le ciel même semble enivré de la beauté des
[fleurs.
Ah ! l'admirable moment du printemps !

Les Japonais apprécient les nuances fuyantes des choses, la mobilité des nuages, les teintes du soleil se couchant par un temps de pluie, les reflets des rayons de lune. Voici quelques petits poèmes, d'époques différentes, où sont fixées de telles impressions :

L'AMOUR DE LA NATURE

Le ciel est une mer
Où les nuages se dressent comme des flots ;
La lune est une barque,
Vers les bosquets d'étoiles
S'avancant à la rame comme pour s'y cacher.
(HITOMARO, VIII^e siècle).

Comme l'air est froid !
Et au travers d'une averse
L'éclat du soleil couchant !
(ARAKIDA MORITAKE, XV-XVI^e siècles).

Tout le monde
Dort le jour, à cause
De la lune d'automne.
(TEITOKU, XVI^e siècle).

Pleine lune !
J'ai fait le tour de l'étang
Toute la nuit.
(BASHO, XVII^e siècle).

Oh ! contempler la lune !
Des nuages qui passent de temps en temps
Nous reposent...
(BASHO, XVII^e siècle).

LE CŒUR JAPONAIS

Des nuages qui l'entourent, la lune,
En hésitant, émerge.
Si débonnaire.

(BASHO, XVII^e siècle).

Il y a des villages qui n'ont
Jamais de dorades, jamais de fleurs :
Cette nuit, ils ont la lune !

(SAIKAKU, XVII^e siècle).

Pendant les pluies de juin,
Comme à la dérobée, la nuit,
La lune brille à travers les pins.

(RYOTA, XVIII^e siècles).

Sans compagnon
Tout seul comme je suis,
La lune pour amie !

(BUSON, XVIII^e siècle).

Les Japonais goûtent infiniment la neige, ses flocons semblables à des fleurs, son doux éclat, la puissance magique par laquelle elle transforme les paysages. Voici, sur ces divers thèmes, quelques poèmes :

L'AMOUR DE LA NATURE

Nous nous rencontrons souriant.
On dit de ma bien-aimée qu'elle pense :
Comme fond la neige,
S'il faut mourir,
Je mourrai d'amour
(*Manyoshu*, VIII^e siècle).

L'hiver : il neige
Mais que sont les flocons ?
Des fleurs.
Par delà les nuages
Serait-ce déjà le printemps ?
(*Manyoshu*, VIII^e siècle).

Quand il neige,
Les plantes,
Les arbres de l'hiver
Se parent de fleurs
Inconnues au printemps.
(*Kokinshu*, IX^e siècle).

Première neige !...
Juste assez pour incliner
Les feuilles des glaïeuls.
(BASHO, XVII^e siècle).

LE CŒUR JAPONAIS

C'est la première neige.
Et quelqu'un est resté chez soi !
Qui cela peut-il être ?

(xviii^e siècle).

Sous la forme brève qu'affectionnent les poètes japonais, l'auteur de ce dernier poème plaint le malheureux qui se refuse le plaisir d'admirer la première neige.

Les Japonais ont toujours voué aux fleurs une particulière dévotion.

La beauté passagère des fleurs suggère admirablement l'impermanence de la vie. C'est cette impression de douce mélancolie qu'exprime un délicieux petit poème d'Onit-sura (xvii-xviii^e siècles) :

Les fleurs, elles s'épanouissent ; — alors
On les regarde ; — alors
Elles se flétrissent ; — alors...

Les fleurs de prunier, qui ont les pre-

L'AMOUR DE LA NATURE

mières le courage d'apparaître, même sous la neige, sont particulièrement chéries. On leur compare parfois les qualités morales, discrètes et délicates, de la femme.

Voici, sur ces fleurs, deux poèmes du VIII^e siècle, conservés dans le *Kokinshû* :

Les couleurs des fleurs
Sont brouillées sous la neige,
Tellement qu'on ne peut les voir :
Mais leur parfum qu'on respire
Révèle leur présence.

Par cette nuit de printemps
Obscure et sans formes,
Des fleurs de prunier
La couleur est invisible :
Mais leur parfum peut-il se dérober ?

Au XVIII^e siècle, Buson célèbre leur éclat :

Pas une lumière.
Mais je vois un homme là-bas,
Au reflet des pruniers fleuris.

LE CŒUR JAPONAIS

Les fleurs de cerisiers sont plus que toutes les autres tendrement aimées du peuple japonais. Au Japon, les cerisiers ont toujours été cultivés, non pour leurs fruits, mais pour leurs fleurs, qui sont particulièrement belles.

Gyoson écrit, au XI^e-XII^e siècles :

Pensons l'un à l'autre
Avec sympathie,
O cerisier de la montagne !
Hors de tes fleurs
Il n'y a point d'ami.

Les fleurs de cerisiers sont riches de significations symboliques. Elles symbolisaient la joie d'amour pour la belle Ise (IX^e siècle), qui, éprise du mikado, et longtemps dédaignée par lui avant de devenir sa maîtresse, écrivait :

Douces fleurs de cerisiers
Que les ondes reflètent, hélas ! chaque printemps,

L'AMOUR DE LA NATURE

J'ai voulu vous cueillir,
Et j'ai vainement mouillé mes manches ;
Mais je veux les mouiller, et les mouiller encore.

Les fleurs de cerisiers symbolisaient la beauté pour Narihira (ix^e siècle), le Don Juan du Japon, qui, amoureux de l'impératrice et souffrant par elle, composa ces vers :

S'il pouvait n'y avoir
Ni fleurs de cerisiers
Ni femmes semblables à des fleurs !
Le printemps serait le printemps :
Maintenant il a nom tristesse.

La fleur de cerisier est aussi la fleur des samouraïs : à eux, elle parle de vaillance. Pour le philosophe shintoïste Motoori (xviii^e siècle), dont la thèse est que les Japonais sont naturellement vertueux, c'est cette vertu instinctive que symbolise la fleur préférée :

LE CŒUR JAPONAIS

Demande-t-on

A quoi ressemble le cœur

Du Japon ?

A la fleur du cerisier de montagne

Exhalant son parfum au soleil du matin.

Aujourd'hui encore, au Japon, les fêtes les plus populaires, — véritables fêtes nationales, — se célèbrent à l'occasion de l'apparition de certaines fleurs. On va, en troupes joyeuses, dès le mois de février, admirer les fleurs de prunier et en respirer l'odeur ; on va voir fleurir les cerisiers au début d'avril, les azalées et les glycines au début de mai, les lotus au mois d'août ; en automne, ce sont les feuilles rougies des érables qu'on va contempler ; et la première semaine de novembre a lieu la fête des chrysanthèmes.

Les Japonais s'intéressent aux animaux, à leurs mouvements, à leurs chants ou à leurs

L'AMOUR DE LA NATURE

cris. Voici, sur les oiseaux, sur les batraciens, sur les insectes, quelques poèmes :

Sur les branches du prunier
Est venu le rossignol :
Il chante et cependant
Bien qu'on soit au printemps
La neige tombe encore.

(*Kokinshu*, VIII^e siècle).

Déjà les fleurs de glycine
Se reflètent
Dans l'étang :
Qu'attends-tu pour chanter,
Coucou ?

(*Kokinshu*, VIII^e siècle).

Une bande de mouettes
Et un coup de vent au large,
Brisant leur vol qui tournoie...

(SORA, XVIII^e siècle).

N'était la voix
Le héron ne serait
Qu'une ligne de neige.

(SOKAN, XV^e-XVI^e siècles).

LE CŒUR JAPONAIS

Il a l'air tout fier
D'avoir vu le fond de l'eau,
Le petit canard.

(JOSO, XVII^e siècle).

Les deux mains par terre
Le crapaud
Va vous dire des vers.

(SOKAN, XV^e-XVI^e siècles).

Ah ! vieil étang...
Bruit fait par l'eau,
Où la grenouille plonge.

(BASHO, XVII^e siècle).

Oh ! les lucioles...
Quelle pluie de feu
Se mêlant à l'averse d'été !

(ARAKIDA MORITAKE, XV^e-XVI^e siècles).

Qu'elle doit bientôt mourir,
On ne s'en douterait pas,
Au cri de la cigale.

(BASHO, XVII^e siècle).

L'AMOUR DE LA NATURE

Une fleur tombée...
A sa branche je la vois revenir...
Mais non ! c'était un papillon.

(ARAKIDA MORITAKE, XV^e-XVI^e siècles).

Lafcadio Hearn a réuni d'autres poèmes
se rapportant aux papillons :

Ailes de papillon.
Grâce de jeune fille :
N'est-ce pas même chose ?

L'écume est la fleur de la vague ;
Vainement le papillon
Tente de s'y poser.

Ah ! le triste regard de cet oiseau en cage
Qui suit d'un œil d'envie
Le papillon libre.

Le papillon tantôt précède
Tantôt suit
Une dame.

Le papillon d'automne s'approche de nous :
Serait-il sans amis
Maintenant ?

LE CŒUR JAPONAIS

Gôûtant la poésie des fleurs et l'originalité des animaux, les Japonais ne sont pas moins sensibles au pittoresque humain.

Ce trait caractéristique s'affirme dès la littérature de l'an 1000. Dans ses *Esquisses de l'oreiller*, Sei Shonagon fait de curieuses listes de choses désolantes, méprisées, détestables, émouvantes, égayantes, etc.

Voici quelques-unes de ses impressions :

« *Choses désolantes* :

Une chambre d'accouchement où le bébé est mort.

Un cocher qui hait son buffle.

Un savant à qui ne naissent que des filles.

On attend quelqu'un très tard. On entend frapper à la porte. Le cœur troublé on demande : Qui est là ?... C'est un autre, un étranger. Voilà qui est désolant.

Une maison où, après avoir pris un gendre pendant cinq ou six ans, on n'a pas eu à préparer le berceau du nouveau-né. Voilà bien une chose désolante !

L'AMOUR DE LA NATURE

Une longue pluie, le dernier jour de l'année.
Une nourrice qui commence à manquer de lait.

Choses qu'on méprise :

Un homme réputé trop bon.
Un mur de terre écroulé.

Choses détestables :

Un visiteur qui cause longuement au moment où vous êtes pressé. Si c'est un familier, vous pouvez le congédier en lui disant : Plus tard ! Mais si c'est un homme avec lequel il faut se gêner, c'est vraiment détestable.

Des cris de nourrisson au moment où l'on veut écouter quelque chose.

Un chien qui aboie contre celui qui vient vous voir en secret... on voudrait tuer ce chien.

Un homme qu'on cache dans un endroit où il n'a que faire, et qui ronfle.

Un homme banal qui parle beaucoup, comme quelqu'un qui saurait toutes choses.

Les gens qui vont dans une voiture grinçante. Sans doute leurs oreilles n'entendent-elles pas ? Si je monte dans une telle voiture, c'est son propriétaire qui est détestable.

LE CŒUR JAPONAIS

Vous contez une histoire de l'ancien temps. Quelqu'un vous interrompt à propos d'un détail qu'il connaît mieux, et vous humilie en vous donnant un démenti. C'est vraiment détestable.

Une souris qui court partout. Très détestable.

Un homme avec qui vous êtes en relation se met à louer une autre femme. Si c'est une aventure passée, c'est déjà détestable. Combien plus si l'intrigue dure encore ! Alors on s'imagine...

Choses qui font battre le cœur :

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

Se coucher seule dans une chambre où brûle un encens exquis.

Un bel homme qui arrête sa voiture, et, en quelques mots, annonce sa visite.

Une nuit où l'on attend quelqu'un, l'averse, le souffle du vent, tout vous émeut.

Choses qui font naître un doux souvenir du passé :

Des fleurs desséchées.

Un jour de loisir, où il pleut, on trouve les lettres d'un homme jadis aimé...

L'AMOUR DE LA NATURE

Choses qui égaient le cœur :

Des dents bien noircies.

Plusieurs coups de dés heureux.

Boire un peu d'eau, si l'on se réveille pendant la nuit.

Un bateau qui descend la rivière au fil de l'eau.

Choses élégantes :

Un joli bébé qui mange des fraises.

Chez une fillette, un vêtement blanc sur un vêtement rose.

Choses qui ne s'accordent pas :

Un bel homme a une femme hideuse

Choses rares :

Un gendre loué par son beau-père.

Une bru aimée par sa belle-mère.

Un serviteur qui ne se plaint jamais.

Des personnes qui, vivant ensemble, gardent toujours la même réserve, ont toujours les mêmes égards.

LE CŒUR JAPONAIS

Choses qu'il ne valait pas la peine de faire :

Adopter un gendre qui fait mauvais visage à ses beaux-parents.

Ayant choisi un gendre qui n'était guère enclin à le devenir, se lamenter en disant : Ce n'est pas ce que je pensais ! »

Les poètes aussi, surtout les auteurs de *haikai*, nous ont laissé de pittoresques notations de scènes observées dans la vie courante :

Pressée par le jeune homme

La servante

Trace une spirale.

(BUSON, XVIII^e siècle).

Elle le salue timidement,

Et chaque fois change de place

La fleur de ses cheveux.

(BUSON, XVIII^e siècle).

Le portefaix

Va son chemin et ne voit pas

Les cerisiers de la montagne.

(BUSON, XVIII^e siècle).

L'AMOUR DE LA NATURE

Nuances fuyantes des choses ; déplacements des brumes légères ; reflets des rayons de lune ; éclat d'une neige fraîchement tombée ; brèves apparitions de fleurs, de feuilles aux teintes éclatantes ; mouvements d'animaux, gestes humains : les Japonais apprécient surtout dans la nature ce qu'il y a de plus mobile, de plus éphémère, de plus changeant.

C'est, sans doute, le Bouddhisme, philosophie de l'impermanence, qui les a conduits à découvrir et à goûter surtout les aspects les plus fugitifs de la vie universelle.

Les penseurs bouddhistes se plaisent à développer le thème que, dans le monde extérieur et dans les existences humaines, tout est constamment changeant.

Dans son *Hôjôki*, le moine bouddhiste Chômei (XII^e-XIII^e siècles), écrit :

LE CŒUR JAPONAIS

« Une rivière coule sans s'arrêter ; mais l'eau n'est jamais la même. L'écume qui flotte dans les remous, tantôt disparaît, tantôt se reforme ; mais elle ne dure jamais longtemps. Tels sont en ce monde les hommes et leurs demeures.

Dans la luxueuse capitale, les maisons des grands et celles des pauvres, qui joignent les charpentes de leurs toitures et rapprochent leurs tuiles, semblent se maintenir de génération en génération ; mais quand on les examine de près, on en trouve bien peu d'anciennes. Les unes furent détruites l'an dernier et rebâties cette année ; les autres sont de petites maisons, remplaçant de grandes maisons tombées en ruines. Il en est de même de leurs habitants. Si, dans un endroit où nous avons vécu, nous connaissions vingt ou trente personnes, il n'en reste plus que deux ou trois.

L'AMOUR DE LA NATURE

On naît le matin, on meurt le soir. Telle est la vie : de l'écume sur de l'eau.

Ces hommes qui naissent et qui meurent, d'où viennent-ils ? où vont-ils ? qui le sait ? En ce monde passager, sait-on pour quoi peiner, et comment réjouir ses yeux ? D'une maison ou de son propriétaire, lequel doit changer le plus ? Tous deux sont comme la rosée sur la fleur de liseron. Tantôt la rosée tombe, la fleur reste, mais elle se flétrit au soleil du matin. Tantôt la fleur se fane, la rosée demeure, mais elle ne peut durer jusqu'au soir. »

La poésie japonaise aussi prend souvent pour thème l'impermanence de la vie universelle. Le grand saint bouddhiste Kôbô Daishi (VIII^e-IX^e) a composé, sur ce sujet, un poème que tout Japonais sait par cœur, l'*iroha* (ce poème a l'originalité de réunir les quarante-sept sons du syllabaire japonais) :

LE CŒUR JAPONAIS

Bien que d'une gaie couleur,
Les fleurs passent. Hélas !
En ce monde, quoi donc
Pourrait subsister à jamais ?
Traversant aujourd'hui
Les extrêmes limites du monde des apparences,
Je ne verrai plus ces rêves flottants,
Je n'en serai pas enivré !

Ces quarante-sept syllabes contiennent toute une leçon de morale bouddhique : il faut découvrir la vanité de ce monde qui passe, se délivrer de toute illusion et de tout désir.

D'autres voient dans l'impermanence universelle une invitation à ne pas prendre la vie trop au sérieux. Au ^{viii}e siècle, Otomo Nakamochi écrit :

Tout ce qui a vie
A la fin doit mourir,
Tel est notre lot.

L'AMOUR DE LA NATURE

Donc, notre temps en ce monde
Passons-le gaiement !

Mais, d'ordinaire, l'impermanence universelle suggère une profonde mélancolie. Une poétesse du ix^e siècle qui, après avoir été célèbre pour sa beauté et pour son talent, était ensuite tombée dans la pire solitude et la plus dure misère, Ono no Komachi, écrit :

La couleur de la fleur
S'est évanouie,
Tandis que je contemplais
Vainement
Passer ma personne en ce monde.

C'est un sentiment aussi mélancolique qu'exprime Kintsune (xii^e-xiii^e siècles) :

Elle semble chasser de la neige
La tempête qui, dans le jardin,
Fait tomber les fleurs ; ... non !

LE CŒUR JAPONAIS

Ce qui tombe et passe,
C'est moi-même.

L'impermanence de la vie est l'un des thèmes qu'exprime le plus volontiers la noble poésie bouddhique des *nôs*. L'un de ces drames lyriques, le *nô* d'*Eguchi* (xv^e siècle), contient, sur cette idée, une formule poétique, encadrée d'une anecdote piquante, et un développement d'une admirable puissance lyrique.

Un moine, par un violent orage, demande abri à la première maison venue ; il se trouve que c'est la maison d'une courtisane, la dame d'*Eguchi*. Celle-ci lui refuse l'entrée en lui disant :

A cet asile d'un instant
N'attachez pas votre cœur.

Le moine compose un petit poème sur l'égoïsme de celle qui lui refuse un abri :

L'AMOUR DE LA NATURE

Faut-il que les hommes soient
Attachés à l'existence
Pour que vous refusiez ainsi
De m'accorder
Un asile d'un instant !

Mais la courtisane n'a point agi par dureté de cœur, au contraire : c'est par discrétion qu'elle n'a pas voulu recevoir chez elle un homme voué à la sainteté. Elle exprime ce sentiment de délicate réserve par un poème :

C'est parce que je vous savais
Un homme détaché de ce monde
Que je vous ai déclaré :
A cet asile d'un instant
N'attachez pas votre cœur.

Alors le poète, dans un magnifique passage, commente cette formule, en lui donnant sa signification la plus générale : l'asile d'un instant, auquel nous ne devrions point

LE CŒUR JAPONAIS

attacher notre cœur, c'est l'univers, ce monde
fait d'apparences fuyantes :

Le matin de printemps aux rouges fleurs,
La montagne aux broderies de rouge brocart,
Paraissent tout brillants de parure ;
Mais au vent du soir tout est emporté.
Le soir d'automne aux feuilles rougeoyantes,
Le bois que recouvre une teinte d'or rouge,
Sont enveloppés d'éclat ; mais
Tout cela passe au givre du matin.
Les amis conversant à la brise des pins,
Sous la lumière de la lune à travers les lianes,
S'en vont et jamais ne reviennent.
Les époux qui ont joint leurs oreillers
Sous les vertes tentures de l'alcôve rouge
En une heure imprévue seront soudain séparés.
De tous les êtres, plantes sans âme,
Hommes doués de sentiment,
Lequel pourrait échapper à cette infortune ?

Et bien qu'on sache tout cela,
Quelque jour on se laisse souiller par la passion,
Un puissant sentiment d'attachement s'empare de
[nous.

L'AMOUR DE LA NATURE

Quelque jour, pour une voix qu'on entend,
Le cœur est pris d'un amour profond.
La pensée est en l'esprit, mais c'est la bouche qui
[parle,
Et en cela, hélas ! est la source du mensonge.
Ah ! en vérité tous les hommes
Commettent le péché par les six sens. Ce qu'ils
[font,
Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, tout
Est cause d'erreur pour leur cœur...
.
...Sans cet attachement du cœur,
Ce monde d'illusion n'existerait pas
On n'aimerait pas :
Plus d'attente dans le soir tombant,
Plus de sentier où l'on se quitte ;
Ni souffle des vents,
Ni fleurs, ni érables, ni lune,
Ni neige des anciennes poésies n'existeraient...
Ah ! l'horrible chose !

L'auteur bouddhique veut nous persuader de ne point « attacher notre cœur » à cet « asile d'un instant » qu'est le monde.

LE CŒUR JAPONAIS

Mais il ne peut s'empêcher de constater que ce serait « une horrible chose » si les hommes étaient tellement détachés de toute illusion qu'ils en vinssent à cesser d'aimer.

La pensée que l'univers est fait d'apparences changeantes a souvent été l'origine de réflexions mélancoliques ou ascétiques. Mais elle devient une occasion de joie à l'esthète japonais qui s'applaudit d'assister au perpétuel renouvellement de ce monde passager.

Au début du ^{xix}^e siècle, le poète Issa répète la formule bouddhique que ce monde est un monde d'illusion ; le texte porte : *un monde de rosée*, car pour le moine bouddhiste la rosée symbolise l'illusion. Mais, quand même, il s'applaudit d'assister à l'intéressant spectacle de ce monde constamment nouveau. Ce sentiment est esquissé en un charmant poème de trois vers :

\ L'AMOUR DE LA NATURE

Ce monde d'illusion
N'est qu'un monde d'illusion !
Mais, tout de même...

Ainsi, dans l'amour de la nature qui anime le cœur japonais, on retrouve la double influence du Shintoïsme et du Bouddhisme. La mythologie shinto a enseigné aux Japonais la valeur infinie de leurs îles, nées d'amours divines. Le Bouddhisme, philosophie de l'impermanence, les a conduits à goûter surtout les aspects changeants de l'univers.

LA JOIE

Le Japonais se montre, dans la vie courante, d'une gaîté qui, aux heures graves, n'exclut point le sérieux. Telle est l'impression qu'ont exprimée souvent les visiteurs du pays. Aujourd'hui encore on ne constate d'exception à cette règle que dans le milieu des prolétaires urbains soumis au dur régime de l'industrie moderne.

D'où vient la bonne humeur presque générale de ce peuple ? La joie intime, que manifeste la gaîté extérieure des Japonais, apparaît comme une combinaison de plu-

LA JOIE

sieurs sentiments simples : courtoisie, patriotisme, amour de la nature, humour.

Les Japonais ont le souci d'adoucir les rapports sociaux par une exquise politesse. Ils sont fiers de leur pays qu'ils aiment passionnément, heureux d'appartenir à une race qu'ils jugent privilégiée. Ils savent jouir des beautés diverses de la nature et trouver en cette contemplation une de leurs principales joies. Ils savent, enfin, s'amuser de tous les ridicules, de toutes les bizarreries, de tous les contrastes.

Les fêtes populaires, qui sont fréquentes, servent d'occasion aux manifestations collectives de cette gaîté.

Mais un certain nombre de Japonais se sont élevés au-dessus de l'ordinaire gaîté de ce peuple. Ils ont atteint au bonheur que donne la sainteté, ou que procure la sagesse.

LE CŒUR JAPONAIS

Le grand saint bouddhiste Honen (xii^e siècle) exprime la joie que fait naître en lui la pensée des béatitudes futures :

Qu'importe que nos corps, fragiles comme la
[rosée,
Fondent çà et là, s'évaporent dans le néant ?
Nos âmes, en des jours plus heureux, se retrouve-
[ront
Au Paradis, sur le même parterre de lotus.

Dans son *Hôjôki*, le moine Chômei (xii^e siècle) développe la pensée bouddhique que le bonheur consiste à renoncer au monde :

« Depuis que j'ai renoncé au monde et que j'en suis sorti, j'ignore l'envie et la crainte. Je remets ma vie au jugement du Ciel, sans m'inquiéter davantage. Je considère ma personne comme un nuage flottant : je n'y suis point attaché, et je ne le dédaigne pas. Toute la joie de ma vie repose sur

LA JOIE

l'oreiller où je goûte un léger sommeil ; tout l'espoir de ma vie réside dans les beautés des saisons.

C'est du cœur seulement que dépendent les Trois Mondes. Si le cœur n'est pas en paix, à quoi peuvent bien servir les bœufs et les chevaux et les sept choses rares ? Les palais, les châteaux, les tours n'apaisent point nos désirs. A présent je suis heureux dans ce lieu solitaire, dans cette hutte d'une seule chambre.

.

L'ombre de la lune de ma vie approche de son terme, elle va disparaître derrière la montagne. A quoi bon m'inquiéter de soins terrestres, quand je dois bientôt partir pour les ténèbres des Trois Chemins ?

Le Bouddha a enseigné aux hommes à ne s'attacher en rien aux choses de ce monde ».

LE CŒUR JAPONAIS

C'est de la philosophie chinoise que Murô Kyusô (xvii^e-xviii^e siècles) tire des leçons de sagesse, de résignation et de joie sereine :

Oh ! le cœur
Du liseron !
Bien qu'il ne fleurisse qu'une heure,
Il est le même que celui du pin
Qui vit un millier d'années !

« Il y a une signification profonde dans ces vers de *Matsunaga*. Celui qui au matin a trouvé la Voie peut mourir content le soir. Fleurir au point du jour, attendre les rayons du soleil, puis se flétrir, tel est le destin du liseron. Il y a dans le monde des pins qui vivent un millier d'années. Le liseron, qui vit un temps si court, ne s'abaisse pas à les envier. Chaque matin ses fleurs s'ouvrent belles, ravissantes ; elles épuisent la force que leur a donnée la nature ; elles se fanent. Elles montrent ainsi leur fidélité au devoir.

LA JOIE

Pourquoi serait-ce en vain, et sans profit ? Le pin fait de même. Chacun accomplit sa destinée...

L'homme reste au-dessous de cette perfection tant qu'il ne connaît pas la Voie...

La Voie est le principe originel des choses. Les hommes et les femmes les plus humbles la connaissent et la pratiquent, comme les autres. Mais quand ils ne la connaissent pas vraiment, ils ne la pratiquent pas vraiment.

Connaître la Voie, c'est en bien comprendre le principe, et c'est le pratiquer si bien qu'on finisse par ressentir le calme du poisson dans l'eau, la joie de l'oiseau dans un bosquet. C'est en cela que doit consister la véritable vie...

Si nous vivons un jour, parcourons la Voie ce jour, et mourons. Si nous vivons un mois, parcourons la Voie ce mois, et mourons. Si nous vivons une année, parcourons

LE CŒUR JAPONAIS

la Voie cette année, et mourons. Agissons ainsi : nous serons sans regret ; — alors même qu'ayant compris la Voie le matin, nous aurions à mourir le soir.

Ce qui, dans le Ciel, a créé toutes choses est ce qui, dans le cœur de l'homme, fait aimer le prochain. Sans aucun doute le Ciel déteste la haine, et il aime la bonté ».

La résignation et l'amour de la Vie Universelle peuvent ouvrir même aux plus misérables le chemin de la joie. C'est ce qu'exprime, avec une noble mélancolie, cette phrase d'un *nô* du *xiv^e* siècle :

« Même pour un mendiant aveugle il reste le parfum des fleurs ».

L'APPORT DE LA CIVILISATION ASIATIQUE

Courage héroïque ; politesse souriante ; piété filiale et respect reconnaissant des ancêtres ; attachement à une famille fortement organisée, nettement hiérarchisée ; ardent patriotisme ; amour affiné de la nature : les principaux sentiments du cœur japonais sont nés, — on l'a précédemment constaté, — des grandes religions anciennes, Shintoïsme, Confucianisme, Bouddhisme.

Si le Shintoïsme est un culte spécialement japonais, le Confucianisme est une grande

LE CŒUR JAPONAIS

philosophie chinoise, le Bouddhisme, une noble religion hindoue.

C'est de la civilisation asiatique que le cœur japonais a reçu ses idées animatrices, ses tendances profondes, son idéal.

Le Japon a su, d'ailleurs, merveilleusement adapter à son caractère propre les éléments empruntés à ses frères d'Asie.

Il a *japonisé* Confucianisme et Bouddhisme.

Le Confucianisme a été aisément accueilli en son âme, déjà pénétrée de respect et de reconnaissance envers le passé. Le Japon n'a pas laissé le culte des ancêtres immobiliser la société, anéantir tout désir de progrès ; mais il a conservé l'idée confucéenne que le premier devoir de l'homme est de maintenir le haut idéal de ses pères. — Dans le Bouddhisme aussi il a su choisir : il a renoncé à une vue pessimiste de l'univers, à une morale ascétique orientée vers le Nirvana ;

CIVILISATION ASIATIQUE

mais il a gardé l'idée de l'universelle impermanence, le goût de la résignation et de la bonté.

Même depuis que leur pays a partiellement adopté la civilisation européenne, les Japonais les plus réfléchis proclament la valeur des idées et des sentiments apportés en leur cœur par la civilisation asiatique.

Un penseur de la seconde moitié du XIX^e siècle, historien et critique d'art, Okakura Kakuzo, dans son ouvrage *Les idéaux de l'Orient*, développe la thèse que le Japon est, avant tout, le légataire et le conservateur du patrimoine de l'Asie. C'est par la prédominance ou la fusion de conceptions chinoises et hindoues qu'il définit les grandes périodes du passé japonais ; c'est par ces influences opposées ou combinées qu'il

LE CŒUR JAPONAIS

explique l'évolution intellectuelle, artistique et morale du Japon, depuis les origines jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Okakura proclame le devoir, pour le Japon, de « demeurer fidèle à lui-même, malgré la couleur nouvelle que la vie d'une nation moderne l'oblige à prendre ». Il souhaite, pour son pays, « la rosée d'une vigueur nouvelle » ; mais ajoute que « cette vigueur doit venir de l'Asie elle-même : c'est le long des anciennes routes de la race que la grande voix se fera entendre ».

Dans un autre livre *Le Réveil du Japon*, Okakura déclare : « Malgré l'immense gratitude dont nous sommes redevables à l'Occident pour tout ce qu'il nous a enseigné, nous devons continuer à regarder l'Asie comme la vraie source de notre inspiration ».

Cependant, de nos jours, la civilisation

CIVILISATION ASIATIQUE

européenne se mêle, dans le cœur japonais, à la civilisation asiatique, introduit des sentiments nouveaux, accroît la complexité de la vie intérieure.

L'APPORT DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE

Le Japon, qui s'était enthousiasmé pour la civilisation chinoise au cours des sept premiers siècles de l'ère chrétienne, connut la civilisation européenne au xvi^e siècle, et s'y intéressa vivement.

Marco-Polo avait vanté les richesses du Japon, qu'il nomme Zipangu (lecture chinoise des caractères que les Japonais prononcent *Nihon koku*). Attirés par le désir de faire fortune, certains Européens s'établissent à Nagasaki. Avec eux pénètrent plusieurs

CIVILISATION EUROPÉENNE

produits de la civilisation européenne, entre autres les armes à feu qui, démocratisant la guerre, contribuent à la fin des luttes féodales, et les grands navires à boussole, qui permettent aux Japonais de visiter les pays lointains. Le Christianisme est introduit au Japon par saint François-Xavier.

Mais les Japonais se rendent compte que les commerçants étrangers, auxquels ils ouvrent leurs ports, viennent pour leur ravir leurs richesses. Ils constatent que les missionnaires catholiques, auxquels ils ont d'abord laissé une entière liberté de propagande, servent les intérêts politiques des Etats dont ils sont les sujets. Pour défendre son indépendance économique et politique, le Japon se ferme aux étrangers.

Au milieu du xvii^e siècle, un grand *shogun* Tokugawa, Iyemitsu, interdit l'entrée du Japon aux Européens (sauf à quelques Hol-

landais parqués près de Nagasaki) ; il défend de pratiquer la religion chrétienne, de construire des vaisseaux assez grands pour s'éloigner des côtes, d'apprendre les langues étrangères.

Ainsi le Japon échappe à ce qu'un de ses penseurs, Okakura, a nommé *le désastre blanc*. Okakura écrit, dans son livre *Le Réveil du Japon* :

« Pour la plupart des nations orientales, l'apparition de l'Occident ne fut, en aucune façon, un bonheur sans mélange. Pensant profiter d'un accroissement du commerce, elles sont devenues les victimes de l'impérialisme étranger ; confiantes dans les aspirations philanthropiques des missionnaires chrétiens, elles se sont inclinées devant les messagers de l'agression militaire. Pour elles, la terre ne goûte plus cette paix qui est l'oreiller du bonheur. Si la conscience

CIVILISATION EUROPÉENNE

coupable de certaines nations européennes a évoqué le spectre du *péril jaune*, l'âme torturée de l'Asie ne peut-elle pas se lamenter sur les réalités du *désastre blanc* ? »

Cependant, l'esprit curieux de certains Japonais aspire à connaître cette civilisation européenne avec laquelle leurs gouvernants leur interdisent toute relation.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, deux médecins, Sugita et Ryôtaku, se demandent si les Européens n'auraient pas fait dans les sciences des découvertes intéressantes. Dans cette intention, ils se proposent d'apprendre le hollandais. Ils vont trouver, pour lui demander des leçons, l'interprète habituel des Hollandais. Celui-ci leur répond : « Ce serait peine perdue. Moi, qui suis d'une famille d'interprètes, je dois recourir aux gestes pour m'entretenir

LE CŒUR JAPONAIS

avec les étrangers. Ainsi c'est aujourd'hui pour la première fois que j'ai compris ce qu'ils entendent par le mot : aimer ».

Ryôtaku persiste dans son intention, apprend un certain nombre de mots. Un ami de Sugita, Nakamura, se procure deux livres d'anatomie avec des planches. Il convoque ses amis qui étaient aussi des médecins. Tous s'étonnent de voir l'intérieur du corps humain figuré autrement que dans les livres chinois. Alors ils demandent la permission d'assister à la dissection d'un condamné à mort, et, leur livre hollandais à la main, ils se persuadent que la science européenne a raison, non la science chinoise.

Aidés par Ryôtaku, tous se remettent à l'étude du hollandais, essayant de deviner les mots qu'ils ne savent pas, en les trouvant écrits sur tel ou tel endroit d'une

CIVILISATION EUROPÉENNE

planche anatomique. Sugita écrit, dans un passage de ses curieux *Mémoires* :

« Pour traduire cette petite phrase : *On appelle sourcil le poil qui pousse au-dessus des yeux*, il nous fallut toute une journée de printemps. »

Au bout d'un an, ils ont réussi à savoir un peu de hollandais ; ils ont assisté à de nouvelles dissections de cadavres ; ils ont même, en secret, disséqué des animaux. Sugita, après quatre ans de travail, publie son premier livre, consacré à l'anatomie.

Plus tard, il introduit au Japon le système de Linné.

Dans toute la première moitié du xix^e siècle, les Japonais étudient les sciences européennes dans des livres hollandais introduits en cachette.

Ainsi l'influence de l'Europe contribue à développer, dans le cœur japonais, naturel-

LE CŒUR JAPONAIS

lement curieux, le goût de la vérité scientifique.

Au milieu du XIX^e siècle, certains Japonais souhaitent que leur pays emprunte aux étrangers le meilleur de leur culture. Mais ils sont une minorité.

Le 8 juillet 1853, une flotte américaine, sous les ordres du commodore Perry, jette l'ancre dans la baie de Yedo. Elle exige l'ouverture du Japon au commerce des Etats-Unis. Les grandes puissances suivent cet exemple. Cédant à la force, le Japon doit cesser de se fermer aux étrangers.

Alors dans sa conscience se produit un véritable drame. Les Japonais continuent à juger leur nation supérieure en vie morale, artistique, religieuse ; mais ils devinent que leur pays n'en sera pas moins la proie de l'invasion étrangère s'il ne devient pas

CIVILISATION EUROPÉENNE

militairement et économiquement fort. Pour devenir fort, le Japon se propose d'adopter, sur certains points, cette civilisation européenne qui s'impose à lui par la violence.

Le Japon emprunte à l'Europe et à l'Amérique ce qui fait les Etats européens et américains forts et indépendants : armée, marine, administration, commerce, industrie, enseignement. Mais il conserve l'essentiel de sa civilisation antique : la vie matérielle, la maison, les meubles ; la vie morale, les usages, les distractions ; l'art ; la religion.

L'eupéanisation du Japon est un hommage rendu à l'excellence de la vie japonaise. Le Japon s'est partiellement eupéanisé, américanisé, pour mieux résister à l'Europe et à l'Amérique, et pour rester mieux japonais.

LE CŒUR JAPONAIS

Mais les institutions européennes, adoptées pour des motifs qui n'étaient point des raisons morales, n'en ont pas moins modifié, sur certains points, la vie intellectuelle et sentimentale des Japonais.

L'influence de la civilisation européenne a, d'abord, été surtout destructive : elle a diminué la moralité, née de traditions antiques.

Dans certains des milieux influencés par l'Europe et par l'Amérique, il y a moins de jolie politesse et moins d'aimable gaieté. Le respect du passé est moindre, la discipline familiale et nationale moins strictement observée. Les nouveaux-riches sont plus attachés au bien-être, au luxe, moins désintéressés que n'étaient les vieux Japonais. Beaucoup de travailleurs, beaucoup d'ouvriers et surtout d'ouvrières d'usines souffrent d'une existence si misérable qu'elle tue en eux la joie de vivre.

CIVILISATION EUROPÉENNE

Mais la civilisation européenne a introduit ou développé dans le cœur japonais deux sentiments qui y faisaient défaut ou qui jadis y étaient restés faibles : le respect de la vérité, l'amour de l'égalité humaine.

On a parfois reproché aux Japonais certaines habitudes de dissimulation, et la fréquence du mensonge.

Or la culture scientifique commence à répandre dans certains milieux japonais le goût du vrai : elle fait apparaître plus impérieuse l'obligation de voir les choses comme elles sont, et de les dire comme on les voit.

Le Japon ancien était un pays de hiérarchie et de discipline : il exigeait que les femmes obéissent aux hommes, que les inférieurs se sacrifient aux supérieurs ; il plaçait au-dessus de tous les pays les îles nées d'amours divines, au-dessus de tous les

LE CŒUR JAPONAIS

autres peuples la race privilégiée gouvernée par le descendant de la Déesse du Soleil.

Le Japon d'aujourd'hui doit à l'influence de la civilisation européenne un sentiment plus vif de l'égalité humaine. C'est de l'Europe et de l'Amérique que s'inspirent les féministes, les démocrates, les socialistes, les internationalistes. A la fin du xix^e siècle, le moraliste Fukuzawa écrit :

« Que l'on se mette à l'école de la civilisation européenne pour tâcher de faire entrer la femme dans la plénitude de ses droits. »

En fait, on voit aujourd'hui progresser au Japon le féminisme, la démocratie, le socialisme, même un certain internationalisme, toutes théories qu'inspire l'idéal européen de l'égalité humaine.

CONCLUSION

L'étude du cœur japonais invite à comparer les deux civilisations dont il a plus ou moins profondément subi l'influence : la civilisation de jade et la civilisation de diamant, selon les métaphores d'Okakura. Le penseur japonais symbolise l'opposition de l'idéal oriental et de l'idéal occidental par le contraste du « jade calme et délicat » et du « diamant étincelant ».

La grandeur de l'Asie, selon Okakura, est faite de spiritualité : « L'Asie n'est rien sinon spirituelle ».

LE CŒUR JAPONAIS

Nulle part au monde les inquiétudes métaphysiques n'ont été plus sincères qu'en Asie, la vie religieuse, plus intense. Nulle part au monde l'esprit humain n'a fait un plus héroïque effort pour percer le mystère des apparences changeantes, pour découvrir au delà du fini l'Infini. C'est peut-être quelque influence de l'Asie qui suggéra aux premiers philosophes de l'Hellade leur étonnement devant les mystères de la nature et de la destinée humaine. C'est, en tout cas, sur le sol de l'Asie que sont nés tous les grands fondateurs de religions, Moïse, Çakya Mouni, Confucius, Jésus, Mahomet.

Les curiosités métaphysiques, les ardeurs religieuses de l'âme asiatique ont abouti à des formes nouvelles de vie morale. L'Asie nous présente, dans les esprits de quelques penseurs, des théories morales subtiles, dans les cœurs mêmes de la foule, des senti-

CONCLUSION

ments moraux dignes d'estime. Le culte des ancêtres, qui caractérise tous les Extrême-Orientaux, fait naître en leurs consciences des vertus qui sont, là-bas, plus estimées que partout ailleurs et plus cultivées, la reconnaissance envers les morts, le respect des vieillards, la piété filiale, le sentiment de la discipline nécessaire à l'union dans la famille, la volonté de maintenir les qualités traditionnelles de la race, sagesse, résignation, courtoisie.

Affinée par ses métaphysiques, par ses religions, par ses morales, l'Asie a produit des œuvres d'art merveilleuses. Ses littérateurs, ses architectes, ses sculpteurs, ses peintres, ses graveurs, ses fabricants de porcelaine, de faïence et de laque, ont enrichi l'humanité de trésors précieux... C'est en Asie qu'il faut aller admirer quelques-uns des monuments les plus beaux du monde,

LE CŒUR JAPONAIS

le plus grandiose des temples, Angkor, le plus émouvant et le plus somptueux des tombeaux, le Taj Mahal.

Mais il y a des lacunes dans cette haute civilisation philosophique, religieuse, morale et artistique. La science expérimentale n'y a pas été cultivée. La conviction que l'antiquité a découvert toutes les idées nécessaires à la conduite de la vie a immobilisé la pensée. Enfin l'Asiatique a moins que l'Européen le respect de la vérité, de toute vérité.

Fidèles au culte des ancêtres, les Jaunes ont vécu dans le passé, — jusqu'à ce que le contact de l'Europe les ait troublés dans leurs rêveries.

Si les Jaunes ont longtemps vécu dans le passé, les Blancs paraissent vivre dans l'avenir. Ils aspirent au progrès, pour eux, pour

CONCLUSION

leurs enfants, pour leur pays, pour l'espèce humaine. Ce désir d'universelle amélioration les entraîne vers une vie toujours plus active, plus rapide, plus intense. C'est à l'effort d'améliorer l'avenir qu'ils utilisent l'expérience du passé.

Ils observent les ressemblances des choses, formulent des lois, créent les sciences. Ils inventent les prodigieuses applications pratiques des sciences : moyens de transport rapide, hygiène et médecine raisonnées, grand commerce, grande industrie, agriculture industrialisée, armements, explosifs. Ils doivent à la connaissance méthodique de la nature leur puissance économique et militaire. Ils glorifient la recherche du vrai, imposent à toutes les intelligences le devoir de sincérité.

Ils appliquent aux relations entre les hommes leur faculté d'abstraction utile à

LE CŒUR JAPONAIS

l'action. Négligeant les différences corporelles, intellectuelles, sociales des hommes tels qu'ils sont, ils conçoivent l'idée d'égalité humaine. Ils inventent la démocratie, et toutes les théories qui prétendent la réaliser dans les faits, féminisme, internationalisme, socialisme. Ils réclament des droits égaux pour la femme et pour l'enfant dans la famille ; des droits égaux pour tous les citoyens dans l'Etat ; des droits égaux pour toutes les nations dans la société internationale ; des droits égaux pour tous les hommes dans la répartition des produits du travail humain.

L'idéal scientifique et l'idéal égalitaire sont l'originalité essentielle de la race blanche, l'âme de la civilisation européenne et américaine.

Mais, en dépit de sa grandeur et de sa puissance, la civilisation occidentale pré-

CONCLUSION

sente de graves lacunes aux yeux des Extrême-Orientaux. Les Blancs leur paraissent attacher aux choses matérielles, à la puissance, à la richesse, une importance exagérée. L'esthétique de la vie est moins subtile : les mœurs comportent trop peu de courtoisie, tour à tour trop de familiarité ou trop de violence, toujours trop de vulgarité. Le matérialisme pratique pèse lourdement sur la vie morale : la sagesse fait par trop défaut. C'est une immense bataille pour la richesse, un sanglant combat pour l'or. En dépit de leurs théories égalitaires, les Blancs laissent chez eux les puissants écraser les faibles ; ils tolèrent l'effroyable misère des pauvres ; au dehors, ils utilisent leur puissance militaire à opprimer, exploiter les autres races. Un effort immense a pour but la production d'armements, d'explosifs, de procédés de destruction ; l'aboutissant,

LE CŒUR JAPONAIS

c'est la guerre. La civilisation européenne est un régime d'or et de sang. C'est une *pseudo-civilisation*, disent certains Extrême-Orientaux : les vrais barbares, ce sont les Blancs.

L'originalité du cœur japonais, c'est qu'il tente d'unir les deux plus hautes civilisations qu'ait produites l'humanité en essayant de corriger les défauts de l'une par les qualités de l'autre.

Noble effort que celui de concilier avec les profonds sentiments traditionnels de l'Asie les claires idées raisonnables de l'Occident.

Déjà le Japon a fait comprendre aux autres Asiatiques la valeur, l'utilité de la civilisation européenne. Il doit aussi faire sentir aux Européens la grandeur, la beauté de la civilisation asiatique.

CONCLUSION

La mission historique du Japon pourrait être, devrait être de rapprocher, d'unir Blancs et Jaunes, pour le bonheur de l'humanité.

Puissent les Blancs, par leur attitude à l'égard de l'Asie, rendre aisée aux Japonais la réalisation de cette grande tâche !

Comment ne renoncerait-on pas, définitivement et sans réserve, au stupide préjugé de l'infériorité des races non-européennes, après avoir constaté la valeur, la beauté, le charme, la noblesse des sentiments qui ont animé et qui animent toujours le cœur japonais ?

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	9
LE COURAGE ET LE SENTIMENT DE L'HONNEUR...	27
LA POLITESSE.....	68
L'AMOUR.....	83
LES SENTIMENTS FAMILIAUX.....	100
LE PATRIOTISME.....	131
L'AMOUR DE LA NATURE.....	150
LA JOIE.....	188
L'APPORT DE LA CIVILISATION ASIATIQUE.....	195
L'APPORT DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE.....	200
CONCLUSION.....	211